

Recherches Carmélitaines



# L'AMITIÉ DIVINE

À L'ÉCOLE DE THÉRÈSE D'AVILA

**P. MICHEL DE GOEDT**

TEXTES RASSEMBLÉS, ANNOTÉS ET PRÉSENTÉS  
PAR DIDIER-MARIE GOLAY, O.C.D.



Éditions du Carmel

*« Lisant les textes de sainte Thérèse, je rencontrais une sainte qui me confiait, me faisait comme toucher du doigt son amitié avec Dieu. »*

Cette expérience qui fut la sienne, le Père Michel de Goedt nous invite à la faire nôtre à travers les divers articles et conférences réunis dans cet ouvrage. Les vingt-cinq textes rassemblés ici – dont huit inédits – sont une invitation à chanter les miséricordes de Dieu et à vivre l'intimité divine à l'école de sainte Thérèse de Jésus.

Ces textes sont un appel à « lire Thérèse », plus encore, à l'écouter : « une voix se fait entendre, dont nous nous surprenons à percevoir la force méconnue. Thérèse enseigne et merveilleusement ». Auditeur de Thérèse, l'auteur laisse résonner « cette voix inimitable, trop vraiment libre pour être fascinante, une voix qui éveille en nous le désir d'être libres pour Dieu ».



Le Père Michel de Goedt (en religion frère Michel-Marie de la Croix) est né en 1924. Il est entré dans la Province de Paris de l'Ordre des Carmes Déchaux en 1941. Élu provincial au chapitre de 1981, il œuvre de diverses manières à la célébration du quatrième centenaire de la mort de sainte Thérèse de Jésus (1582-1982). Il est entré dans la Vie en 2009.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ne veut pas de compagnie, parce qu'il lui semble qu'on va lui enlever le bien qu'il possède ; celui de mon Dieu, au contraire, plus il voit que nombreux sont ceux qui l'aiment, plus il s'enflamme, et il est toujours à la recherche de moyens pour trouver compagnie. Celui qui n'aime pas le prochain ne vous aime pas, Seigneur, puisque, à l'effusion de votre sang, nous voyons tout l'amour que vous portez aux fils d'Adam. » [E 2]

C'est ce puissant amour de Dieu qui habite Thérèse et la pousse à entreprendre la réforme du carmel. Mille épreuves traversent sa route ; mais rien ne l'arrête. Abattue, parfois, sentant jusqu'à l'extrême son impuissance et faiblesse, elle n'a qu'une réaction : laisser Dieu toujours plus libre d'agir en elle et par elle ; car, marcher dans la vérité, c'est savoir que Dieu peut tout et que nous ne pouvons rien. Dans les dernières années de sa vie, on sent Thérèse libre comme une souveraine, elle qui ne peut rien, et alors que la main gauche ignore ce que fait l'Esprit par la main droite, elle nous donne à voir que Dieu est merveilleusement libre en elle, lui qui peut tout. Ses ennemis, elle reçoit le don d'une tendresse spéciale à leur égard ; ses amis, elle les aime pour Dieu, d'un cœur habité par un amour qui vient de Dieu et qui va à Dieu.

Frères, nous pouvons nous réjouir en vérité et adresser à Thérèse l'exclamation qui jaillit sous sa plume au sujet de la Samaritaine : comme les paroles du Seigneur ont bien pris en ton cœur, Thérèse ! Tu as laissé là ta cruche, près du puits, et l'Esprit t'a envoyée, il continue de t'envoyer nous dire le Christ et l'amour du Père. Alors que le monde se tourne et se retourne dans une attente inquiète, tu nous apprends et nous réapprends sans cesse la vraie demande : Seigneur, donne-nous cette eau.

---

<sup>1</sup> [Homélie prononcée le 11 octobre 1981, au carmel de Pontoise, lors de la messe télévisée. Ce texte a été publié également dans *Le Lien*, bulletin des

moniales contemplatives, n° 68.]

# I

## PRÉSENTATION GÉNÉRALE

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



diverses. Don de l'Esprit à l'Église des temps post-tridentins, le charisme de Thérèse est d'une telle force et singularité qu'il ne se laisse pas réduire à un classement parmi des restaurations ou *aggiornamenti* conciliaires.

Pour mesurer la hardiesse de la réforme thérésienne – la hardiesse de Thérèse n'est que celle dont Dieu même l'enhardit – il convient de rappeler que, si les chrétiens d'Espagne frémissent, au XVI<sup>e</sup> siècle, d'une sorte de passion de l'oraison qui donne à Thérèse des prédécesseurs, des contemporains, voire des compagnons, le soupçon d'alumbrisme (les *alumbrados* étaient des illuminés hétérodoxes), en ces temps d'une inquisition toute puissante, s'éveille si facilement que son spectre décourage plus d'un fidèle. Dès lors, être femme (les femmes sont plus vite soupçonnées d'illuminisme que les hommes – alors seulement ? –), avoir une vie mystique singulièrement riche dont la plus vraie discrétion ne réussit pas à éloigner les curieux, réunir des femmes et centrer leur vie sur l'oraison, voilà qui apparaît comme un défi. Quel est le confesseur qui, dans de telles circonstances, a osé demander à la Sainte de commenter le *Cantique des cantiques* ? On comprend qu'un autre confesseur – probablement le Père Diego Yanguas – ait ordonné à Thérèse de jeter son commentaire au feu, ordre exécuté sur le champ sans la moindre hésitation ni la moindre marque de désagrément. Il se trouve que le manuscrit avait déjà été copié plusieurs fois.

Il est un point des œuvres de sainte Thérèse qui demande à être éclairé par l'idéologie sociale de l'époque. On ne peut pas ne pas être frappé par la fréquence avec laquelle apparaît la question de l'honneur et du point d'honneur dans les écrits de la Réformatrice. Quand il s'agit de dénoncer la vanité de cet honneur il arrive à Thérèse, en qui il n'y a jamais rien de

mesquin ni de méchant, et qui a le cœur plein de la tendresse et de l'humour des saints, il lui arrive d'être presque cinglante ; mais son ironie, s'il est vrai que ce soit de l'ironie, vise à provoquer une saine catharsis. Au fait, de quel honneur s'agit-il ?

L'honneur, en ses racines médiévales, est un code de vertus chevaleresques. La reconquête espagnole devait faire de ce miroir de la classe féodale, un instrument au service de la monarchie et de l'aristocratie. La reconquête achevée, l'honneur finit par se limiter à deux domaines : l'honneur de la femme dans le domaine sexuel (virginité de la femme non mariée, fidélité conjugale de la femme mariée), la pureté de l'ascendance, forme d'honneur qui concernait plus directement les hommes. Comme il s'agissait d'un facteur social décisif, l'honneur se vida rapidement de toute justification par les vertus, pour ne plus consister qu'en la jouissance d'une réputation consentie par la société dans le jeu d'une sorte de pacte tacite, mais strict. Rappelons-nous qu'Alonso envoie d'autorité sa fille chez les Augustines, les langues commençant à se délier sur l'assiduité d'un cousin auprès de Thérèse, seule femme à la maison après le mariage de sa demi-sœur, María.

Quant à la pureté de sang, sainte Thérèse s'en moque avec une verve qui, parfois, nous étonne. Elle sait qu'elle descend de bourgeois négociants, récemment frottés de noblesse (de bon aloi, certes) par les femmes. Jusqu'à quel point a-t-elle souffert d'avoir à cacher la « tare » de ses origines, ou à subir l'affront de se l'entendre reprocher, nous ne le savons pas. Mais Thérèse a vu, de ses yeux vu, à l'Incarnation, les ravages que peuvent causer dans la vie religieuse les inégalités de rang social, et l'arrogance et les injustices que couvrent celles-ci. Surtout, la grâce l'a fait changer de vie un jour à la vue d'une image

évoquant tout ce que le Christ a souffert pour nous (*por nosotros*, V 9, 1). Thérèse sait et saura de mieux en mieux que l'unique affaire d'honneur qui doit l'occuper est l'affaire de l'honneur de Dieu. Ajoutons comme en appendice, et pour rappeler les circonstances qui permettent de dépasser une première réaction d'étonnement, qu'après des siècles d'occupation musulmane, le sentiment de l'indépendance du Royaume, la pureté de la foi préservée et la pureté de sang (dans le sens précis d'une ascendance exempte d'alliances avec des Maures ou avec des Juifs) formaient une sorte de tout indissociable, propre à cimenter une puissante idéologie nationale. Le fait que Thérèse se montre, là aussi, souverainement libre n'en est que plus remarquable.

## ESQUISSE DE LA DOCTRINE SPIRITUELLE DE SAINTE THÉRÈSE

L'enseignement spirituel de sainte Thérèse n'est pas organisé en corps de doctrine, mais sa pensée apparaît profondément une, comme si, en deçà ou au delà de tout système et de tout souci logique, une vie spirituelle large et puissante servie par des charismes de compréhension et d'expression des grâces reçues, venait laisser deviner, sous la luxuriance de la frondaison, la force et la beauté d'un arbre royal. Nous voudrions essayer de dessiner le profil de quelques branches de cet arbre.

### 1. Décentrement de soi, « centrement » en Dieu

Tout un vocabulaire thérésien, la joie éprouvée par la Sainte à découvrir les richesses et la profondeur de l'âme semblent nous inviter à voir en Thérèse une mystique de l'intériorité. Ce serait là, pourtant, une méprise aussi grave que celle qui voit en Thérèse une simple réformatrice soucieuse de revenir à la rigueur d'une règle primitive. Sans doute, l'auteur de la *Vida* et

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

regardât ses intérêts à lui (*sus cosa*) comme les siens propres et qu'il prendrait soin de ses intérêts à elle. » (7D 2,1) Le « pour moi » et le « pour nous » ne se situent pas du tout sur le même plan et n'ont donc pas à « composer » : le « pour moi » est entièrement abandonné au Christ dans la confiance de l'amour et le « pour nous » est reçu comme un don et une tâche confiés par l'amour du Christ même. C'est dans l'échange de l'union que l'amour de Dieu et la prière pour l'Église et pour le monde scellent leur identité foncière.

### **7. Louange et intercession**

Sainte Thérèse a reçu le don de la louange et de l'intercession. Insensible à la puissante unité des dons de la grâce en elle, on lui fait reproches de digressions, d'exclamations lassantes et superflues. La grande tradition de l'Église, le sens renouvelé de la louange dans les groupes de prière charismatique devraient permettre de renoncer à l'impertinence d'un tel reproche. L'union mystique dont Thérèse nous laisse entrevoir la « gloire » (c'est un de ses termes préférés) n'a rien d'une fusion : Thérèse n'oublie jamais qu'elle est en présence de son Créateur, qu'elle n'est rien devant la majesté divine ; elle se souvient de ses péchés dans une « tristesse selon Dieu » que n'exclut pas, que permet plutôt, la certitude du pardon. Dès lors la « distance » est sauve, qui laisse place à la louange de l'excellence de Dieu et à la demande, qui est aussi louange, honneur rendu avec confiance à la sollicitude de Dieu, reconnaissance de sa Seigneurie sur toutes ses créatures.

Ne citons que deux textes parmi une multitude. Après le récit d'une grâce élevée, Thérèse poursuit : « Sa Majesté a voulu montrer l'amour qu'elle a pour nous, en donnant à entendre à certaines personnes jusqu'où va cet amour, pour que nous louions sa grandeur. » (7D 2, 3) Des âmes unies à Dieu, Thérèse

affirme qu'elles vivent dans le souvenir de Notre Seigneur (*memoria*, au sens augustinien d'acte de se rendre présent à Celui qui est déjà présent) et dans la tendresse (*ternura*) pour lui ; elles voudraient ne jamais cesser de le louer (7D 3, 8). Le chapitre qui contient ces deux citations se termine ainsi, après une dernière allusion à la croix « qui ne manque pas » : « La présence qu'elles ont du Seigneur leur fait aussitôt oublier toutes choses. Qu'il soit béni à jamais et loué par toutes ses créatures, amen ! » (7D 3, 15) Dans le pardon et « les miséricordes divines » dont elle a été l'objet, Thérèse a perçu la bonté souveraine d'un Père pour sa création entière et il lui a été donné d'accueillir la largeur de cette bonté dans son action de grâces.

## ACTUALITÉ DE SAINTE THÉRÈSE DE JÉSUS

Il semble qu'il y ait deux manières principales de s'interroger sur l'actualité d'une pensée, d'un témoignage ou d'une vie. On peut chercher à établir, entre les tendances et les aspirations de son époque et telle ou telle figure du passé, des ressemblances et des rapprochements possibles. Cela revient, en fait, à essayer de repérer des lieux exploitables. Dans une vue cavalière, on peut dresser une première liste de « lieux » thérésiens qui permettrait sans délai, l'exploitation de mines à ciel ouvert.

– Thérèse comme femme de génie, maîtresse femme, riche de dons « féminins » éclatants, femme d'Église... Les féminismes de tous genres trouveront provende sans difficulté.

– Les critiques littéraires pourront renouveler leurs voies d'accès à l'œuvre de Thérèse : une thèse récente a étudié la *Vida* du point de vue des dernières recherches sur la forme littéraire de l'autobiographie (cf. les études de Michel Lejeune) ; les « narratologues » s'intéresseront au génie narratif de Thérèse.

– Les médecins, psychologues et psychanalystes n'ont pas fini

de s'intéresser au cas clinique de Thérèse, ni de soumettre ses dons psychologiques à de multiples analyses.

– Le renouveau de la prière dans l'Église aimera puiser chez sainte Thérèse les conseils qu'elle fournit à ceux qui désirent approfondir leur vie de prière.

– Les théologiens et historiens de la spiritualité se trouvent devant une forêt bien moins connue qu'on ne croit généralement. Les « cadrages » imposés à l'étude de l'enseignement thérésien ne nous ont pas encore permis d'entendre toute sa puissante unité et originalité. Dans les années à venir, nous allons probablement assister à un véritable dégel de la spiritualité thérésienne.

Il y a une deuxième manière de chercher quelle peut être l'actualité de Thérèse ; elle consiste à accepter de passer par une sorte de crise (au sens johannique du mot), à écouter, d'une écoute autre que délibérément « quadrillée », ce que dit Thérèse, ce que dit l'Esprit Saint par Thérèse. Une telle écoute ne va pas sans le renoncement à se conformer au monde présent, ni sans le renouvellement de l'esprit (Rm 12,1-2). Thérèse est peut-être actuelle par ce qu'elle semble avoir de plus inactuel : car notre actualité est aussi faite de manques et de refus, et il est toujours actuel, en vérité, d'avouer ses manques et refus pour que lumière y advienne. Nous ne prétendons pas définir cette autre actualité de sainte Thérèse mais simplement en suggérer la recherche.

– En centrant puissamment toutes choses sur la nouveauté de vie en Christ, Thérèse nous ramène à un essentiel que nos modes et idéologies, sans exclure le mode de l'anti-idéologie, nous feraient presque oublier. Nos « engagements » et « campagnes » et nos fameux « projets de vie », que valent-ils, quand notre cœur n'est pas sensibilisé par l'Esprit Saint aux voies de Dieu, qui ne sont pas nos voies ? Thérèse nous rappelle que faire sa

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



comparaison qui vient spontanément sous la plume de Thérèse est celle de la compassion qu'on éprouve à la vue des souffrances d'un être aimé. Thérèse vient de faire allusion aux « Luthériens » (de fait, il s'agit des Réformés de France) qui sont « membres de l'Église par le baptême ». Au lieu de tomber dans l'anachronisme d'une condamnation de Thérèse (« elle en est encore à croire que les “hérétiques” vont en enfer »), soyons plutôt sensibles à ce que fait Thérèse d'un présupposé, pour elle, « évident » : elle est prise de compassion intense pour ceux qui, comme elle, sont membres de l'Église, et elle est prête à payer de sa vie leur salut. Tant d'amour, un sens aussi aigu de l'Église devraient plutôt secouer nos tiédeurs.

C'est dans ce contexte, aussi bien au sens littéraire qu'au sens large d'ensemble de circonstances historiques, qu'il est possible de saisir le ressort profond de la réforme thérésienne. Sainte Thérèse se demande ce qu'elle pourrait « faire pour Dieu » (*pensaba qué podría hacer por Dios*). La première réponse qui lui vienne à l'esprit est la suivante : elle pourrait suivre sa vocation religieuse en gardant la règle avec la plus grande perfection possible. Or, non seulement le monastère auquel appartenait sainte Thérèse souffrait d'un relâchement de la vie religieuse, mais on y observait la règle du Carmel assortie de mitigations, approuvées par Eugène IV. Thérèse conçoit le désir de revenir à la « rigueur première » de la règle. Un soir d'automne, en 1560, au cours d'une conversation qui réunissait autour de Thérèse des religieuses et des laïques, parentes et amies de la Sainte, une petite-nièce de celle-ci émit l'idée de fonder un monastère où l'on vivrait comme les Franciscaines Déchaussées. Des désirs déjà très vifs de mener une vie religieuse plus fervente, une idée lancée presque à la cantonade au cours d'une conversation, des aides qui s'offrent spontanément, c'est dans cette rencontre que fut conçue la

réforme de Thérèse.

Avant d'aller plus loin, relevons le point suivant : ce qui est à l'origine de la réforme thérésienne, ce n'est pas une vision dénonçant la dégradation d'une vie religieuse et invitant à restaurer celle-ci en sa pureté, mais une vision donnant à « sentir » toute l'horreur du péché, qui est le désespoir en lequel le pécheur se met lui-même pour s'y détruire « sans fin », mais donnant à sentir aussi et surtout l'amour avec lequel Dieu nous libère de nous-mêmes, et à sentir, provoqués par cet amour, la compassion pour ceux qui ne sont pas encore libérés d'eux-mêmes, le désir de faire quelque chose pour hâter cette libération dont le retard blesse l'Église. Dans un tel contexte, on peut pressentir qu'une réforme va prendre une ampleur et un souffle qui pourraient, certes, marquer une simple restauration, mais qui semblent demander un corps à leur mesure. Que Thérèse, animée du plus sincère désir de vivre selon la pureté de la règle du Carmel, ait été amenée à recevoir la vocation du Carmel, la recherche du Dieu vivant dans la prière et la méditation de la parole de vie, à recevoir cette vocation comme sur de nouveaux frais, sur les frais d'un charisme de renouvellement radical, entraînant enrichissement et élargissement, c'est ce que nous voudrions montrer brièvement par les raisons et faits suivants :

– Thérèse n'a pas repris les constitutions du monastère de l'Incarnation. En cas de restauration, ne suffisait-il pas de les retoucher ? Sainte Thérèse ne s'est pas sentie à l'aide dans ce moule. Elle a rédigé de nouvelles constitutions. Bien plus, sur les points névralgiques de la forme de vie qui se précisait dans la rencontre de son charisme et de l'expérience des fondations, Thérèse s'est montrée très libre à l'égard de la règle primitive.

– Ce qui est déterminant pour Thérèse, c'est la prière, qu'elle

appelle *nuestro fundamento* [V 32, 18]. Toute la vie religieuse de la réforme s'organise sur ce fondement. « Nous sommes appelées, dit-elle, nous toutes qui portons ce saint habit du Carmel, à l'oraison et contemplation. Nous descendons de cette race de saints religieux du Mont-Carmel qui, en si grande solitude et dans un tel mépris du monde, étaient à la recherche de ce trésor, de cette perle précieuse dont nous parlons » (5D 1, 2) La règle, pour Thérèse, est moins un ensemble de prescriptions que la charte d'un « propos (*propositum* est le terme employé par la règle), qu'elle résume dans la citation des lignes précédentes.

– Ce qu'exige ce propos, Thérèse va l'inventer de nouveau dans un ensemble de prescriptions dont chacune, prise séparément, semble relever de la simple réforme. Le très grand nombre de religieuses entraînaient, à l'Incarnation, un alourdissement de la vie monastique, peu propice à la simplicité du recueillement : Thérèse voudra des communautés peu nombreuses (treize religieuses, à l'exemple du « collège » des apôtres réunis autour du Christ) ; Thérèse a été témoin des ravages causés par les inégalités sociales dans la vie commune : elle voudra une parfaite égalité chez ses filles, dans une pauvreté rigoureuse ; les « parloirs », l'expérience l'a prouvé, ruinent le silence et l'attention à Dieu : Thérèse établira une clôture dont nous n'avons pas à mesurer la sévérité à l'aune de notre sensibilité d'hommes du vingtième siècle. Mais toutes ces « réformes » apparaissent comme le matériau dont a besoin une forme de vie pour donner corps à son irréductible nouveauté. Thérèse aimera parler de *nuestra manera de proceder*, de « notre style de fraternité et de récréation » (F 13, 5). C'est à cette *manera*, à ce « style » qu'elle tient à initier, le terme est à prendre dans toute sa force, saint Jean de la Croix ; elle l'emmène avec elle au couvent de Valladolid, l'absence

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

de certains textes isolés de leur contexte. En réalité, Thérèse, par fidélité à sa vocation, désire, d'un désir conçu, reçu dans la prière et passé au crible du discernement, Thérèse désire que l'origine même vienne libérer la vie. Et, sans qu'elle en ait formé le propos, la vie va venir créer et recréer en elle et par elle. Thérèse engendrera le Carmel comme de nouveau, ou le Carmel engendrera Thérèse et ses filles à une vie radicalement renouvelée. Il serait facile de montrer que Thérèse n'est aucunement soucieuse de dégager une forme primitive de la gangue de l'Histoire. Elle crée une nouvelle forme de vie, non sur les chemins d'un désir de créer, mais à la confluence du désir de répondre à sa vocation sans partage, du charisme de l'amour sauveur pour l'Église et le monde entier, du discernement, tant des excès de la vie religieuse (Thérèse en a été témoin à l'Incarnation), que du possible et du désirable qui s'y inscrivent en creux. Thérèse sait qu'il lui est donné de concevoir une nouvelle *manera de proceder* [F 2, 3 ; 10, 4 ; 13, 5].

Cet exemple de sainte Thérèse « fondatrice » de la réforme du Carmel est riche d'enseignement. Nous ne sommes pas appelés à réformer l'Église, mais à répondre à une vocation en Christ et en Église. Tout renouvellement véritable – et il n'est de renouvellement de l'Église que par l'Esprit Saint qui édifie le Corps du Christ – commence par l'action de grâces pour le don qui nous précède et nous oblige, et par l'humilité avec laquelle on prend le joug de l'exigence renouvelée. Les vraies réformes adviennent toujours comme par surcroît.

## 5. THÉRÈSE, LIBRE EN CHRIST

Il ne faut jamais se laisser prendre à une « seule partie » de ce que dit, fait ou écrit Thérèse. Que Thérèse, fille de l'Église, désireuse de se conforter sans réserve à la moindre vérité des

Écritures, prête à obéir, sans tergiverser, au moindre supérieur légitime, ne nous fasse pas oublier la Thérèse merveilleusement libre dans l'obédience. Dans un passage du *Château*, nous lisons ces lignes : « Le Seigneur lui-même dit qu'il est le chemin ; il dit aussi qu'il est la lumière et que nul ne va au Père que par lui ; et, qui me voit mon Père. On dira qu'on donne (au sens de : il faut donner) un autre sens à ces paroles. Je ne sais rien de ces autres sens. Avec celui-ci, dont mon âme sent toujours qu'il est vérité, cela m'est allé très bien. » (6D 7, 6) C'est tout le premier chapitre des *Pensées sur l'amour de Dieu* (commentaire du *Cantique des Cantiques*) qu'il faudrait lire et méditer pour comprendre la liberté avec laquelle Thérèse se complaît dans le sens de l'Écriture qui nourrit son âme, quoi qu'il en soit des « autres sens », définis, sinon imposés par *los letrados*.

Thérèse obéissait comme un enfant, au dire de ses confesseurs, – le prestige de la *Madre* laisse souvent dans l'ombre cette candeur de Thérèse. Mais, comme les enfants au cœur pur, elle est merveilleusement libre. Le Seigneur nous veut libres, elle le sait d'expérience, elle qui le bénissait de l'avoir libérée d'elle-même et d'avoir ainsi manifesté qu'il l'aimait plus qu'elle ne s'aimait elle-même (cf. V 32, 5). La liberté de Thérèse est la liberté de celle qui ne s'appartient plus et qui trouve sa joie en ce que ce n'est plus elle qui vit, mais c'est le Christ qui vit en elle. Thérèse est libre comme une souveraine, parce qu'elle sait qu'elle ne peut rien et que, depuis qu'elle appartient au Christ sans réserve, Dieu peut tout en elle. Thérèse est libre, non comme une affranchie que plus rien n'arrête, mais comme une épouse à qui le Sauveur confie son « honneur », ses intérêts, le salut des hommes. Le cœur large de sainte Thérèse, ce n'est pas d'abord un cœur psychologiquement large ou élargi ; c'est l'amour de Dieu au large dans un cœur qui a livré à tout jamais

au Seigneur son impuissance. Vraiment, les paroles du Seigneur « ont bien pris » (PAD 7, 6) au cœur de Thérèse. Elle nous apprend, et pour longtemps encore, à demander au passant fatigué par la marche, assis près du puits : « Seigneur, donne-moi, donne-moi de cette eau !<sup>4</sup> »

---

<sup>1</sup> [Intervention au Colloque de l'Institut Catholique de Paris des 24-25 octobre 1981, paru in *Carmel*, n° 26 (1982-2), p. 122-129.]

<sup>2</sup> L'expression revient à plusieurs reprises dans ces deux chapitres.

<sup>3</sup> [L'ajout mis entre crochet a été demandé et préparé par le Père Michel-Marie lui-même sur une note manuscrite jointe à la photocopie de cet article. Il nous a donc semblé judicieux de l'incorporer au texte publié en 1982.]

<sup>4</sup> Cf. Jean 4, 15.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



constitutions de sainte Thérèse ne font que préciser ce que la règle indique en grandes lignes ; elles déterminent, certes, une forme de vie en laquelle se réalise le « propos » défini par la règle ; mais cette forme de vie est si neuve en son unité qu'elle revêt presque l'autorité d'une règle de fondatrice. Que Thérèse soit fondatrice, on s'en convaincra aisément à lire le *Chemin de perfection* pour ce qu'il est en réalité, à savoir un directoire spirituel destiné à accompagner les constitutions. Quelle restauratrice aurait besoin de tant de pages, et de pages aussi riches et neuves, pour ne faire que rappeler les exigences d'une *manera de proceder* venue du passé et rétablie en sa pureté première ?

Thérèse nous laisse un exemple qui peut inspirer tout vrai renouvellement de l'Église ou en Église. Pour discerner ce qui plaît à Dieu (comment « contenter Dieu » demanderait-elle), Thérèse sait, à la suite de saint Paul (Rm 12, 1-2) – dont elle ignore le texte auquel nous faisons allusion – qu'il faut d'abord s'offrir à Dieu (et vivre pour Dieu ne va pas sans mort à soi), renoncer à se conformer au monde présent, accepter de se laisser renouveler en son jugement. C'est seulement après avoir été renouvelée par la grâce, après s'être « rendue » à Dieu, que Thérèse a cherché ce qu'il fallait faire pour plaire à Dieu. « Je me demandais ce que je pourrais faire pour plaire à Dieu. » [V 32, 9] Le discernement premier a porté sur l'appel prévenant de Dieu. C'est dans ce renouvellement, c'est dans cette fidélité que Thérèse a reçu, comme par surcroît, la grâce de renouveler sa famille religieuse, de laisser l'origine agir en elle avec sa puissance créatrice. « C'est une grande vérité, dit Thérèse, que nous n'ayons rien de bon en nous-mêmes. » (6D 10, 7) Mais la véritable humilité, c'est aussi, apprend-elle de la bouche du Christ, savoir ce que Dieu peut : tout (R 28). Dieu, a été merveilleusement libre en Thérèse de renouveler la vie, de

donner la vie en abondance.

---

<sup>1</sup> [Article paru dans la revue *Vie consacrée*, 1982, n° 3, p. 131-138.]

<sup>2</sup> Nous citons et traduisons le texte révisé et annoté par le Père Tomas de la Cruz, Teresa de Jesús, *Obras completas*, Archivo Silveriano, 1, Burgos, 2<sup>ème</sup> édition, 1977. Les cinq chapitres auxquels nous faisons allusion sont les chapitres 32-36. La vision de l'enfer se lit au chapitre 32, paragraphes 1 à 7.

<sup>3</sup> La place nous manquant pour une analyse littéraire et théologique, notons, au sujet de cette « vision de l'enfer », les points suivants :

a) Il s'agit, malgré les apparences, non pas d'une description de l'enfer, mais du récit d'une expérience spirituelle, et plus précisément du dénouement tragique d'un récit : le péché est à lui-même son propre châtement ; il est une aliénation telle que le pécheur se met lui-même en pièces et se plonge lui-même dans le désespoir.

b) Thérèse ne voit aucun damné en enfer. Elle ne « voit », mystiquement et symboliquement, que le mystère d'iniquité qu'est le péché. Tout se passe comme si une racine de péché était mystiquement arrachée du cœur de Thérèse.

c) Thérèse perçoit mystiquement que Dieu libère du péché, parce qu'il nous aime plus que nous ne nous aimons nous-mêmes.

d) Thérèse perçoit de manière très vive que le péché blesse l'Église et se sent brûlée, pour ses frères pécheurs, de l'amour libérateur et sauveur de Dieu. En un mot, il s'agit moins d'une vision de l'enfer que d'une vision très vive de ce qu'est le péché et d'une vision encore plus vive de l'amour infini avec lequel Dieu libère sa créature d'elle-même, quand elle pèche. La vision engendre, pour ainsi dire, le partage de cet amour.

<sup>4</sup> *Documenta primigenia*, 1, Monumenta Historica Carmeli Teresiani, 1, Rome, 1973, p. 18.

<sup>5</sup> F. De Ribera, *la Vida de la Madre Teresa de Jesús*, Salamanque, 1950, t. 2. p. 132.

<sup>6</sup> La règle que Thérèse qualifie de « primitive » est la règle telle qu'elle a été modifiée par Innocent IV en 1247.

## **II**

# **THÈMES THÉOLOGIQUES ET DOCTRINAUX**

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

traduction française des Carmélites de Clamart, *Sainte Thérèse d'Avila. Œuvres Complètes*, Paris, Cerf, 1982. [*Totum*, p. 794-798.]

<sup>3</sup> L'inversion thérésienne fait penser à ce passage de saint Paul : « Nous qui avons connu Dieu, bien plutôt qui avons été connus par lui... » (Ga 4, 9). De fait, toutes les inversions du texte thérésien trouvent là leur fondement théologique. L'inversion affleure parfois sous la forme d'une figure de rhétorique qu'on appelle épanorthose (le verset de Galates cité ci-dessus est un exemple de cette figure). On peut se laisser aller à imaginer la réflexion doucement ironique que ce terme savant eût inspirée à Thérèse...

<sup>4</sup> Nous ne parlons plus d'« âme » en théologie spirituelle. Chez Thérèse, « âme » signifie l'homme en tant que créé à l'image de Dieu, en tant que capable de Dieu en Christ. Faisant de nombreuses citations de Thérèse, nous ne croyons pas devoir changer de terminologie dans notre propre exposé.

<sup>5</sup> C'est nous qui ajoutons la parenthèse pour rendre la phrase moins abrupte.

<sup>6</sup> Thérèse, qui n'est pas bégueule, dit exactement : un petit ver de terre d'aussi mauvaise odeur que moi.

<sup>7</sup> L'âme semblable à un château, c'est la comparaison fondamentale du *Château intérieur*. Pour la comparaison de Dieu avec un palais, cf. 6D 10, 3.

<sup>8</sup> Dieu est présent dans l'âme, Thérèse l'affirme en de nombreux passages de ses œuvres. Toutes choses sont en Dieu, Thérèse a reçu la grâce de le « voir », cf. V 40, 10 ; 6D 10, 3.

<sup>9</sup> La Sainte confie, dans une relation, que ce verset de saint Paul, certains jours, lui revient une infinité de fois (*infinitas veces*) à la mémoire, cf. R 3, 10.

<sup>10</sup> Après les *Septièmes Demeures*, il faut lire l'admirable *Relation* [R 6] écrite à Palencia en 1581.

Nous voici parvenus au terme d'une année consacrée au souvenir de sainte Thérèse de Jésus, à la présence, bien plutôt, de sainte Thérèse dans l'Église, à sa parole plus vivante que jamais. S'il faut parler de clôture de cette année, c'est à condition de préciser que nous sommes enfin prêts à commencer pour tout de bon l'approfondissement d'un enseignement inépuisable. Actuelle, sainte Thérèse... la question ne se pose plus après le prodigieux intérêt spirituel qu'ont éveillé, ces derniers mois, le visage et la voix de la sainte. Cet éveil frappe d'autant plus l'attention qu'il ne s'est pas toujours produit là où nous l'attendions. Un saint peut être actuel parce qu'il apporte la guérison à nos maladies, nous arrache à la fascination des mirages, démasque nos mensonges, projette une intense lumière sur des domaines entiers abandonnés à l'oubli. C'est ainsi que sainte Thérèse est actuelle, me semble-t-il. Mais elle est si chaleureuse, si libre et, pour ainsi dire, si enjouée dans les voies de Dieu, elle est, pour tout dire, si fraternelle et amicale qu'elle mérite aussi d'être appelée, comme le Christ l'est par elle-même, bon médecin. « Quel bon ami vous faites, mon Seigneur » (V 8, 6)<sup>2</sup>, s'exclame Thérèse ! Quelle bonne amie vous faites, Thérèse ! ;*Qué buena amiga hacéis, Teresa !*

### L'ORAISON EST D'ABORD L'« AFFAIRE » DE DIEU

Oraison est un terme un peu vieilli qui demande explication. Il signifie chez sainte Thérèse une conversation et, par et dans cette conversation, des relations suivies d'amitié avec celui dont nous savons qu'il nous aime, avec Dieu dont nous savons qu'il nous aime (cf. V 8, 5). Si Dieu nous a parlé, ses paroles, dans la

foi, sont nôtres et demeurent siennes, si bien que nous pouvons les échanger avec lui, et si Dieu nous a parlé pour nous révéler et communiquer son amour, l'échange sera pour nous entrée dans un amour prévenant, infiniment puissant, infiniment discret, infiniment attirant, infiniment dépaysant pour les pécheurs que nous sommes. Cette oraison n'est pas moins prière que la prière telle que nous l'entendons en ses deux formes principales : louange et action de grâces, demande et intercession. Mais la prière devient ici le cheminement d'une amitié, un cheminement au terme duquel Dieu ne veut pas nous donner moins qu'une certaine égalité avec lui-même, puisque précisément, il nous prend pour ses amis.

Dieu nous prend pour ses amis, tel est l'inouï dont sainte Thérèse ne finit pas de s'émerveiller et qui forme pour elle le fondement de la vie spirituelle. À plusieurs reprises, la Sainte se plaît à citer un passage du *Livre des Proverbes*, qu'elle prend la liberté de modifier en remplaçant la Sagesse par Dieu : Dieu prend ses délices avec les enfants des hommes (cf. Pr 8, 31). Dieu veut se réjouir en notre compagnie et nous donner de nous réjouir en la sienne. À cette fin, il nous a créés à son image. Suivant l'interprétation que Thérèse donne à cette parole de la Genèse (Gn 1, 26-27), nous sommes capables de Dieu, capables de le connaître et de l'aimer ; plus précisément, Dieu nous a rendus capables de recevoir ses dons, de le recevoir dans le don qu'il nous fait de lui-même, de le recevoir toujours davantage au-delà de tout désir, car il est toujours plus grand en ses œuvres et c'est toujours plus grandement qu'il se donne. Et Thérèse de s'exclamer : « Ne nous fatiguons pas à vouloir comprendre la grande beauté d'une âme : ce serait comme vouloir comprendre Dieu, puisque nous lui sommes semblables » (cf. 1D 1, 1). Contentons-nous de recevoir, dans l'humilité et l'action de grâces, cette parole que Dieu seul peut dire, lui qui peut seul

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Thérèse ne comprend pas tout d'abord cet encouragement, accompagné d'une promesse. Comme cela est rapporté dans l'Écriture, de Jacob, de Daniel et de la Vierge Marie, elle garde la parole dans son cœur, jusqu'à ce que Dieu lui donne de la reconnaître et de l'entendre en son accomplissement. Nous avons le témoignage de cette reconnaissance et intelligence : « Le Seigneur a usé de tant d'amour avec moi pour m'enseigner de bien des manières, que je n'ai plus eu que bien peu besoin de livres, et même je n'en ai presque plus besoin. Sa Majesté a été le véritable livre où j'ai vu les vérités. Béni soit un tel livre qui laisse imprimé ce qu'il convient de lire et de faire de manière qu'on ne puisse l'oublier » [V 26, 5].

Sous la hardiesse de l'expression, quelle merveilleuse intuition ! Un livre qui imprime, un livre vivant qui grave des paroles de vie qu'on ne peut oublier ! ... La mémoire, ici, n'est pas dépôt de souvenirs, mais capacité d'éveil spirituel. Le Christ grave dans les cœurs ce qui les tient éveillés aux choses de Dieu, ce qui leur permet de discerner ce qu'il faut faire (*leer y hacer*, lire et faire) pour plaire à Dieu (V 26, 5).

Plus de dix ans après cette grâce, Thérèse, dont la volonté s'est peu à peu entièrement coulée dans l'unique désir de servir Dieu comme il veut qu'on le serve, Thérèse entend le Christ lui dire : « Désormais mon honneur est tien, ton honneur est mien » (R 35). Ton honneur est mien, Thérèse sait depuis longtemps que son honneur, c'est-à-dire son désir de voir Dieu et de le servir ici-bas, le Christ l'a fait sien. L'inouï, et c'est pourquoi cette parole vient en premier lieu, est que le Christ donne son honneur à Thérèse comme à une épouse. Par tout un contexte que je ne puis présenter ici, nous savons qu'il faut entendre : de l'Incarnation, ursuline de Tours et de Québec), et mes intérêts sont le salut du monde. Thérèse, qui a tant aimé le Christ, reçoit

en partage, dix ans avant sa mort, l'amour avec lequel le Christ a sauvé et sauve le monde. Thérèse sait bien qu'il lui est moins donné de désirer le salut du monde, que de laisser le désir qu'a Dieu de sauver les hommes s'accomplir en elle et, tant soit peu, par elle.

Par elle... que faire ? Thérèse, qui avait déjà tant fait pour Dieu, voit un jour, dans une lumière accablante, qu'elle n'a encore rien fait pour lui, qu'elle n'a encore renoncé à rien pour lui, qu'elle n'a pas encore commencé vraiment à répondre à l'amour qui l'a comblée. *Comencéme a fatigar mucho* (je crois qu'il faut traduire : « Je commençai à sentir un grand accablement »). « Le Seigneur me dit : Tu sais l'union qu'il y a entre toi et moi. Cela étant, ce que j'ai est tien. Aussi je te donne toutes les épreuves et douleurs que j'ai endurées, et avec cela comme avec un bien propre, tu peux présenter tes demandes à mon Père. Même si j'avais entendu dire que nous sommes participants de cela (la Passion du Christ), alors, ce fut de manière si différente ».

Thérèse parle d'un sentiment de *señorío*, c'est-à-dire que le Christ l'a traitée en épouse et souveraine et lui a donné la liberté d'user de ses propres biens, du bien le plus précieux, sa Passion. Thérèse ajoute : « L'amitié avec laquelle cette faveur me fut donnée ne se peut dire ici. Il me semblait que le Père l'agréait, et depuis lors, je regarde de toute autre manière ce que le Seigneur a souffert, je le regarde comme un bien propre, et cela me donne un grand contentement » (R 51).

*Alivio*, c'est à la fois soulagement et allègement. Après avoir été accablée, Thérèse est soulagée, c'est-à-dire consolée ; après avoir été triste selon Dieu, elle est consolée selon Dieu ; grandement consolée : elle peut représenter au Père la Passion de son Fils et, ainsi, demander le salut du monde.

\*\*\*

Thérèse est un bon médecin qui nous guérit de nos errances et de nos désirs de quêtes un peu folles. Elle ne nous dit pas ce que nous voudrions spontanément entendre. Mais ce qu'elle dit, elle le dit d'une voix si chaleureuse, si proche, si fraternelle, elle est, avec tant d'humilité et d'amour, d'humour et de gravité dans ses encouragements pressants, le porte-parole de l'Esprit de vérité, que nous nous laissons attirer. Ne faut-il pas faire silence pour percevoir l'appel premier, inlassablement répété ? Ne faut-il pas laisser cette parole première de l'appel nous enseigner le vrai usage de la liberté ? Ne faut-il pas laisser le Christ accomplir en nous la promesse qu'il a lui-même inscrite au cœur de la grâce du baptême ? Ne sommes-nous pas appelés à entrer toujours plus profondément dans l'épaisseur du mystère du Christ, "en qui sont cachés les trésors de la sagesse et de la connaissance de Dieu" (Col 2, 3) ? Quand bien même je pourrais recevoir d'autres biens, je ne veux recevoir que les biens acquis par celui de qui nous sont venus tous les biens, s'écrie Thérèse (6D 7, 15). Mystique du don surabondant de Dieu en Jésus-Christ, notre Seigneur et Sauveur, Thérèse nous raconte, comme on raconte les hauts faits de Dieu dans l'Écriture, la bienheureuse aventure de l'amitié avec Dieu, cette bienheureuse aventure qui commence aux jours où, répondant à un appel, nous décidons d'entrer en conversation, en amitié avec celui dont nous savons qu'il nous aime.

---

<sup>1</sup> [Article paru dans la revue *Esprit et Vie*, 93<sup>e</sup> Année (10<sup>e</sup> Série), « L'Ami du clergé », n° 22. – 2 juin 1983, p. 321-327.] Nous publions ici le texte d'une conférence donnée à Notre-Dame de Paris, par le P. Michel de Goedt, Provincial des Carmes, en présence du T.R. Père Sainz de Baranda, général de l'Ordre des Carmes déchaux. Nous sommes heureux de remercier le conférencier ainsi que M. le Chanoine Berrar, archiprêtre de Notre-Dame.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

temps, cela lui paraîtrait plus important qu’être dans la gloire. »<sup>8</sup> (R 6, 9, de mai 1581, à Palencia)

---

<sup>1</sup> [Communication donnée au colloque du Broussey, 5-6 juin 1982 et publiée dans la revue *Carmel* n° 28 – 1982/4, p. 63-71.]

<sup>2</sup> Nous citons : *Sainte Thérèse de Jésus, Œuvres complètes*, traduction du R.P. Grégoire de St Joseph, o.c.d., Paris, 1949.

<sup>3</sup> Nous nous conformons à l’usage de Thérèse qui parle des « âmes ». Il ne faut point voir dans l’emploi de ce terme par la Sainte l’indice d’une spiritualité désincarnée. Pour Thérèse, une « âme » est un fils d’Adam, créé à l’image de Dieu, recréé à cette image en Christ.

<sup>4</sup> [« Peu de personnes atteignent un état aussi élevé ; quelques-unes cependant y sont parvenues. Ce sont spécialement celles dont l’esprit et la vertu sont destinés à se répandre dans une postérité spirituelle. Dieu, dans ce cas, se plaît à enrichir de ses trésors ceux dont il fait les chefs d’une race ; il met en eux les prémices de l’esprit, et cela plus ou moins, selon la succession plus ou moins étendue qu’il a dessein de donner à leur doctrine ou à leur esprit. » (VFB 2, 12)]

<sup>5</sup> Exemple de grâces que Thérèse ne comprend que lorsqu’elles « s’accomplissent » en elle, V 26, 5 ; 40, 1.

<sup>6</sup> Expression employée par le Père Jérôme Gratien demandant à Thérèse d’écrire un ouvrage dans lequel ce qu’elle avait rapporté dans la *Vie* de sa vie spirituelle et des grâces reçues serait exposé sous forme d’enseignement communicable.

<sup>7</sup> C’est nous qui traduisons.

<sup>8</sup> Nous avons refait la traduction de ce passage.

## « DIEU TOUJOURS PLUS GRAND EN SES ŒUVRES »<sup>1</sup>

---

Dès le début du *Château intérieur*, sainte Thérèse affirme que Dieu « aime beaucoup qu'on ne mette pas de limite à ses œuvres » (1D 1, 4)<sup>2</sup>. Loin de n'être qu'une sorte de *logion* piétiste, cette affirmation traduit une vive sensibilité à la grandeur de la puissance avec laquelle Dieu comble, au-delà de nos mesures, la « capacité » qui est comme notre être même de créature faite à son image (1D 1, 1). Si Dieu veut prendre ses délices avec les enfants des hommes<sup>3</sup> (1D 1, 1), pourquoi se scandaliser de la manière dont il donne à connaître ses grandeurs ? La créature est trop limitée pour fixer des limites au don que le Créateur fait de lui-même. C'est précisément son sens aigu de la condition de créature qui permet à Thérèse de souligner que les « plastes »<sup>4</sup> que nous sommes ne disposent pas de leur plasticité. Si Dieu lui-même, remarque Thérèse, nous dit qu'il nous a créés à son image et ressemblance – et pour Thérèse, qui n'en est pas aux vérités bibliques laïcisées, Dieu seul est « autorisé » à nous dire ce qu'il a fait, à nous révéler ce que nous sommes pour lui –, prétendre nous comprendre comme images de Dieu, c'est prétendre comprendre Dieu lui-même. Quand Dieu « travaille » son image, il franchit, pour ainsi dire, la distance de Créateur à créature. À ce franchissement, nous ne pouvons assigner de limite. Non que la distance de créature à Créateur puisse être abolie ; cette distance est pour nous irréductible : la distance de Créateur à créature n'est pas réductible à un symbole dont nous ne pourrions faire l'économie. Bien plutôt, la raison de l'irréductible est que la créature ne pourra jamais disposer de la manière dont le

Créateur dispose d'elle-même. Il n'y a aucune place chez sainte Thérèse pour une mystique de la fusion dans le Grand Tout ou dans le Grand Rien. La distance infranchissable entre la créature et Dieu est honorée, en tant qu'infranchissable, par un cheminement interminable qui va de grandeur de Dieu en grandeur de Dieu. Étant l'Unique, Dieu ne se répète pas ; pour la même raison, ses actions échappent à la diversité pure. C'est un *mirabilis* renouvelé (une manière toujours *plus admirable*) qui doit être lu comme le lien entre elles des œuvres de Dieu. Plus Dieu est Dieu, et plus la créature se sait petite créature modelable entre les mains de son Créateur, infiniment modelable de par la puissance et générosité du Créateur et, de manière paradoxale, infiniment petite créature.

On l'aura deviné, il n'y a chez sainte Thérèse aucun sens statique de la grandeur divine « en soi », aucun sens du Transcendant ou du Tout Autre. Un peu comme Jacob reconnaît, après coup, la présence agissante de Dieu, nous pourrions rendre l'expérience de Thérèse et la grâce qui la lui fait dire, en ces termes : Tu étais grand, et je ne le savais pas ! Je ne sais ta grandeur que sur ce chemin qui te révèle toujours plus grand, et ce chemin n'est rien que la suite des renouvellements du don de toi-même, dont chacun me fait dire : Mon œil n'avait pas vu, mon oreille n'avait pas entendu, ce n'était pas monté en mon cœur (cf. Gn 28, 16 et 1Co 2, 9). En d'autres termes, le sens de la grandeur de Dieu se forme chez Thérèse dans un mouvement qui lui est donné. Le comparatif précède le positif : c'est dans l'expérience d'une action toujours plus révélatrice de la puissance et de la générosité de Dieu qu'il est donné à Thérèse de comprendre que Dieu est grand. Peut-être serait-il plus exact de dire que le comparatif ne cesse d'inclure son positif, sans jamais avoir à le présupposer comme un préalable, ni à lui passer la main, tout service rendu.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



Cinquièmes Demeures, paragraphe 3 : *todo es amor con amor* – bien mal traduit par « tout est amour avec amour » : tout est amour de Dieu et amour de l'âme qui reçoit de Dieu même de pouvoir répondre avec amour. Donc, Dieu vérité se communique par amour. Mais que fait-il quand il se communique par amour ? Il manifeste sa grandeur – et ceci éclate à toutes les pages chez sainte Thérèse. Ainsi toutes les vérités dépendent de cette Vérité, toutes les amours de cet Amour, et de la grandeur que la Vérité manifeste quand elle se communique par amour dépendent toutes les autres grandeurs. C'est fondamental, et l'on comprend que Thérèse ait regretté de ne pas être un homme, parce que cela l'empêchait de pouvoir proclamer et crier en public les grandeurs du grand Roi des armées (cf. 6D 6, 3).

Sur le sens « statique » de la grandeur de Dieu – rien de statique chez Thérèse bien sûr, mais disons le sens de Dieu grand, indépendamment, en quelque sorte, du mouvement des grâces de Dieu, nous avons un très beau texte, qui se trouve dans les *Demeures*, l'œuvre magistrale de Thérèse : « Ce que je comprends, dit-elle – parlant d'une grâce que l'âme a reçue –, c'est que l'âme en garde des vérités tellement bien gravées sur la grandeur de Dieu que quand même elle n'aurait pas la foi pour lui enseigner qui Il est et l'obliger à le reconnaître pour son Dieu, dès ce moment elle l'adorerait comme tel ; voilà ce que fit Jacob quand il vit l'échelle mystérieuse, il dut comprendre alors d'autres secrets qu'il ne put expliquer ensuite. Supposez qu'il n'ait vu qu'une échelle le long de laquelle des anges descendaient et montaient, sans posséder une lumière intérieure plus grande, il n'aurait pas eu connaissance des hauts mystères renfermés dans cette vision. Je ne sais si je m'explique bien, car quoique j'aie entendu parler sur ce point, je ne sais si mes souvenirs sont fidèles. De son côté Moïse (Jacob et Moïse : évidemment le choix d'exemples est génial !) ne put raconter

non plus tout ce qu'il avait vu dans le buisson, mais seulement ce que Dieu lui commanda de révéler. Or si Dieu ne lui avait pas manifesté avec certitude des choses secrètes pour lui faire voir et croire que c'était bien lui, son Dieu, qui parlait, il ne se fût jamais exposé à des épreuves si grandes et si nombreuses. Il dut découvrir, à la vue de ce buisson ardent, des vérités tellement profondes, qu'elles lui donnèrent le courage d'entreprendre ce qu'il a accompli pour le peuple d'Israël. Ainsi donc, mes sœurs, nous ne devons pas chercher des raisons pour comprendre les secrets de Dieu : dès lors que nous croyons qu'Il est tout-puissant, évidemment nous devons croire également qu'un ver de terre aussi faible que nous est incapable de comprendre ses grandeurs. Rendons-lui les plus vives actions de grâces de ce qu'Il daigne nous en faire connaître quelques-unes (6D 4, 6-7).

Et dans le même chapitre, elle a cette très belle expression : « Quand Dieu nous révèle, ne fût-ce qu'une petite partie de ce royaume qu'il est lui-même – dit-elle génialement, ou charismatiquement – eh bien, quand c'est peu c'est beaucoup » (6D 4, 9) – *poca que sea, es todo mucho*. Quand il s'agit de Dieu, c'est toujours beaucoup car Dieu est grand, mais c'est peu parce que Dieu est beaucoup plus que cela, dans ce sens de la grandeur de Dieu qui se marque littérairement chez Thérèse par ce jeu entre *poco* et *mucho*, fréquemment renouvelé.

## DIEU TOUJOURS PLUS GRAND : LE MOUVEMENT DE LA GRÂCE

Venons-en à notre sujet proprement dit, à savoir non plus l'affirmation positive quasi statique « Dieu est grand » : quand il agit, il se révèle comme grand, mais cette révélation que Dieu fait de sa grandeur dans un mouvement où il se révèle *semper major*, toujours plus grand en ses oeuvres.

Nous avons un texte en quelque sorte emblématique qui dit

bien les choses, au premier chapitre des Septièmes Demeures. Spontanément on pourrait se dire : enfin, voici les Septièmes Demeures, maintenant c'est le repos : tout ce mouvement de désirs et de progrès va se stabiliser, et on va connaître un peu la paix – en un sens évidemment assez restrictif, et non pas au sens que Thérèse donne à ce mot. Or voici ce qu'elle nous dit : « Il vous semblera, mes sœurs, qu'après vous avoir exposé tant de particularités de cette voie spirituelle, il n'en reste plus aucune à ajouter : ce serait une insigne folie de se l'imaginer. Les grandeurs de Dieu n'ayant pas de limites (comme elle a dit au premier chapitre des Premières Demeures : c'est quasi une inclusion sémitique ! Elle reprend d'ailleurs beaucoup d'éléments du premier chapitre qui est fondamental, et qui est merveilleux), ses œuvres non plus n'en sauraient avoir. Qui pourrait nous raconter toutes ses œuvres et toutes ses magnificences ? Personne, évidemment, aussi ne vous étonnez point de ce que j'en ai dit et de ce que j'en dirai encore, c'est un rien auprès de ce qu'il y aurait à ajouter, mais Dieu nous fait une miséricorde spéciale quand il comble des faveurs dont nous parlons, une personne de qui nous pouvons les connaître ; car plus nous saurons combien il se communique à ses créatures, plus aussi nous louerons ses grandeurs et nous nous efforcerons d'avoir une haute estime pour l'âme en qui il met tant de complaisance. Chacune de nous, il est vrai, a une âme, mais nous n'avons pas pour elle l'estime que mérite une créature faite à l'image de Dieu, nous ne comprenons point les profonds secrets qu'elle renferme » [7D 1, 1].

Cette révélation de Dieu toujours plus grand a pour ainsi dire son ombre portée sur l'homme – il faudrait plutôt dire d'ailleurs sa lumière portée : à Dieu qui se révèle toujours plus grand correspond l'âme qui désire de plus en plus recevoir de Dieu, louer Dieu, le servir. Ce désir étant provoqué par Dieu lui-même.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

et sa manière d'accomplir les Écritures n'est pas encore montée au cœur de l'homme. Quand les Écritures s'accomplissent, on recourt à elles après coup, et on le reconnaît en action de grâce, en louange et en lumière. Mais si d'avance on prend l'Écriture pour faire obstacle à ce que Dieu l'accomplisse, on lie les mains à Dieu.

Eh bien, il y a un passage parallèle dans saint Marc, dans la discussion entre Jésus et les Sadducéens à propos de la résurrection (Mc 12,18-27). Il y avait une femme qui était mariée, son mari meurt, son frère l'épouse en vertu de la Loi du Lévirat, et les sept frères meurent – c'est ainsi ! – de qui sera-t-elle la femme ? La question est posée en fonction *d'un* texte de l'Écriture, or le Christ renvoie à *un* autre texte, non pas à tous les textes, mais à un autre texte, et il ajoute : « Vous méconnaissiez les Écritures et la puissance de Dieu ». Dans saint Marc comme chez Thérèse, ou le Christ parlant à Thérèse – après tout le Christ a bien le droit de parler à Thérèse comme dans saint Marc ! – c'est le même schéma ternaire : une Écriture si elle fascine devient fausse, les autres si elles fascinent de nouveau comme un système clos deviennent comme *une* Écriture. Non, il faut regarder « d'autres Écritures ». Pourquoi ? Pour entendre parler de la puissance de Dieu à laquelle on ne peut pas lier les mains. Nous voyons par là que les Écritures ne sont pas encore pleinement accomplies et que Dieu continue de les accomplir et de se révéler toujours plus grand. Comment ? Finalement et décisivement pour Thérèse : en sauvant le monde et en lui donnant à elle de contribuer « si peu que ce soit à ce qu'une âme loue Dieu, tant soit peu ou davantage, ne fût-ce qu'un moment » dit-elle (R 6, 9).

Quant au lien entre l'accomplissement des Écritures et le service du monde, Thérèse nous le donne tout de même

explicitement à entendre. Il existe sur ce point un texte pas très souvent remarqué, me semble-t-il, mais qui est tout à fait singulier – il n’est pas le seul, il y en a deux ou trois semblables –, il se trouve dans les Septièmes Demeures : « Ainsi un jour que notre Seigneur Jésus Christ priait pour ses apôtres, il demandait, je ne sais plus où – dit Thérèse, qui a dû entendre cela dans un sermon, ou le lire dans un livre spirituel, ou l’entendre dans la Liturgie ou au parloir<sup>12</sup> – qu’ils fussent un avec Lui et le Père, comme Lui est dans le Père et le Père en Lui. Je ne vois pas qu’il puisse y avoir un amour plus grand que celui-là. Ne manquons pas d’entrer tous dans cet amour car Sa Majesté a ajouté : Je ne prie pas seulement pour eux mais aussi pour tous ceux qui doivent croire en moi. Elle dit encore : Je suis en eux. O grand Dieu ! Comme ces paroles sont vraies et comme elle les comprend bien, l’âme qui, élevée à l’oraison dont nous parlons, les voit s’accomplir en elle » (7D 2, 7-8).

Autrement dit, Thérèse désire, non pas seulement que les âmes soient sauvées, c’est bien trop peu, comme il est dit dans le poème du Serviteur dans Isaïe (Is 49,6) : elle demande que toutes les âmes, sans exception aucune, parviennent à la grâce du mariage spirituel – et pourquoi ? parce que le Christ l’a dit et a prié pour cela, et que sa prière ne peut faillir. Donc, tant que cette prière n’est pas exaucée, ne s’est pas accomplie, il y a à désirer que cela s’accomplisse, à travailler pour cela, à servir Dieu en réponse à cette révélation que Dieu fait de son amour sauveur toujours plus grand, jusqu’à ce qu’il s’accomplisse pleinement.

C’est pourquoi nous terminerons par un beau texte de la *Relation* de Palencia [R 6]. Cette *Relation* est un joyau extraordinaire, qu’on relit quatre cents fois et c’est toujours la première, on demeure absolument saisi. Il y a des passages à

mettre en synopse avec les Septièmes Demeures, mais sans le battement dont je parlais entre le péché pardonné et quand même le « je pourrais par moi-même être infidèle à Dieu ». Il n’y a plus que la certitude et le désir unique de servir Dieu et de contribuer si peu que ce soit à ce qu’une âme soit sauvée.

C’est son dernier texte spirituel ; il y a encore des lettres après, mais c’est son dernier écrit un peu important, son testament. Le savait-elle ? je n’en sais rien – mais il est merveilleux. Voici la finale : « Le bienfait de la présence divine m’est sensible d’une manière presque constante, à moins que je ne sois accablée par les souffrances physiques. Parfois le Seigneur semble vouloir me faire souffrir sans me laisser la moindre consolation intérieure ; jamais cependant ma volonté ne s’oppose, même par un premier mouvement, à l’accomplissement en elle de la volonté de Dieu. Cette soumission a tant de force que je ne souhaite ni la mort ni la vie, sauf dans les circonstances très courtes où je suis enflammée du désir de voir Sa Majesté » [R 6, 9]. Quand même, Thérèse désire encore de temps en temps voir Dieu... c’est bien son droit ! Mais elle ajoute : « Comme aussitôt je me représente d’une manière très vive que les Trois Personnes divines sont en moi, la peine que me causait leur absence se dissipe, et alors je *désire* rester sur la terre, si telle est la volonté de Dieu, pour travailler encore à sa gloire. Que ne puis-je contribuer à le faire aimer et louer davantage » – chez elle cela va toujours ensemble : amour et louange. Pas simplement aimer Dieu, mais le louer : Thérèse est une créature bien née, ou bien re-née, qui a le sens aigu de la louange de Dieu. C’est pourquoi toutes ces parenthèses où elle loue le Seigneur en ponctuant son texte de bénédictions et d’actions de grâces, c’est le cœur des choses et non pas une digression, comme on le dit généralement, de manière impertinente me semble-t-il. « ... Le faire aimer et louer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



qui la condamnent. Elle poursuit : « On me dit : Dis-leur de ne pas se guider d'après une seule partie de l'Écriture (= un seul passage) ; qu'ils en prennent d'autres en considération, et demande-leur si, d'aventure, ils pourront me lier les mains. »

Quatre éléments, au sens le plus générique du terme, intègrent une sorte de jeu :

– ce que fait Thérèse et la question qui se pose à ce sujet : est-ce accomplissement de la volonté de Dieu ?

– Dieu, dont les Écritures nous font connaître la volonté ;

– les Écritures ;

– les théologiens qui, après avoir appliqué la norme des Écritures aux faits et gestes de Thérèse, prononcent un jugement de non-conformité.

La parole qu'entend Thérèse dénonce une perversion du jeu : les théologiens, fascinés par un passage de l'Écriture, aveuglés par lui à force de ne voir que lui, négligent d'autres passages qui leur éviteraient la tentation d'asservir Dieu à une seule de ses paroles. La parole rapportée par Thérèse s'articule en trois temps :

– une mise en garde : qu'ils ne se guident pas d'après un seul passage de l'Écriture ;

– une invitation ou un conseil : qu'ils prennent d'autres passages en considération ;

– une question : demande-leur si, d'aventure, ils pourront me lier les mains.

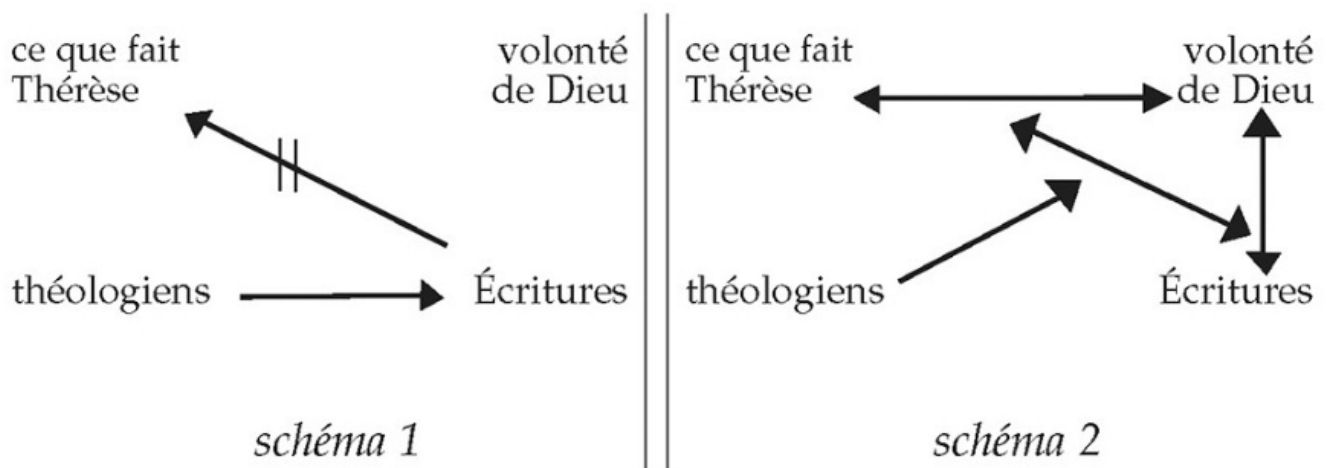
Ce troisième temps semble réserver un domaine d'action dans lequel, pour ainsi dire, Dieu n'aurait pas de comptes scripturaires à rendre. Ce serait grave méprise que de retenir cette interprétation. D'une part tout l'enseignement de Thérèse dit et redit que Dieu ne donne au monde le temps qui court jusqu'au Dernier Jour, que pour y accomplir sa parole. Une autre

parole du Christ rapportée par Thérèse le dit avec une force singulière : « Tout le mal qui arrive en ce monde réside en ce qu'on ne connaît pas les vérités de l'Écriture avec une vraie clarté ; aucune tilde (nous disons en français aucun iota) n'en fera défaut (entendons : quand tout s'accomplira) » (V 40, 1). D'autre part, la question qui constitue le troisième temps, sous peine d'évacuer le sens de l'invitation (deuxième temps), concerne précisément ce qui est en jeu en celle-ci. Repérer dans l'ensemble de l'Écriture d'autres passages que celui qu'on risque de pervertir en idole, n'est possible qu'à celui qui voit dans les Écritures l'attestation de la libre puissance et de la générosité de Dieu. C'est grande erreur que d'opposer la parole telle que nous la comprenons aux voies que Dieu suit pour l'accomplir, voies qui ne sauraient être prescrites, puisqu'elles portent la marque, toujours radicalement renouvelée, jamais répétée, du Créateur. La mémoire morte de la parole, formalisant et stérilisant l'exactitude, n'entend pas ce qui retentit dans l'événement. La mémoire vive, c'est l'Esprit Saint qui la fait en nous, quand il nous donne de reconnaître la parole dans l'inouï de l'accomplissement, ce qui, parfois, peut se préciser en ces termes : quand il nous donne de l'accomplir ou l'accomplit lui-même en nous.

Si ces remarques semblent un peu trop johanniques, on pourra se contenter de retrouver dans l'Évangile selon saint Marc le schéma même de la parole adressée par le Christ à Thérèse. Nous pensons à la péricope dans laquelle Marc rapporte ou présente une controverse entre Jésus et les Sadducéens (Mc 12, 18-27). Ceux-ci tirent argument d'une parole de Moïse pour nier la résurrection des morts ; le Christ, pour l'affirmer, renvoie à un autre passage du « livre de Moïse », non sans remarquer auparavant : « N'est-ce pas pour cette raison que vous êtes dans l'erreur : vous méconnaissiez les Écritures et la puissance de

Dieu ? » Les Sadducéens méconnaissent les Écritures, quand ils méconnaissent la souveraine liberté et puissance avec laquelle Dieu les accomplit. De fait, au nom des Écritures, ils lient les mains à Dieu. Et cette ligature peut se faire aussi bien avec l'ensemble des Écritures qu'avec une seule parole rendue exclusive. Si cet ensemble cesse d'être reçu comme une attestation paradoxalement anticipée d'un inouï à venir, il cesse également, et par le fait même, d'être pour nous promesse que Dieu tiendra avec une souveraine fidélité et liberté, pour dégénérer en programme parfaitement définissable auquel Dieu est tenu de se conformer ou, dans la meilleure des hypothèses, a promis de se conformer.

On pourrait schématiser la relation de sainte Thérèse et la péricope de Marc de la manière suivante :



En 1, les théologiens condamnent Thérèse au nom des Écritures, sans entendre ni Thérèse ni les Écritures comme témoins de la volonté de Dieu. En 2, les théologiens sont invités à discerner la relation qui unit les deux branches de ce double témoignage.

**Péricope de Marc 12, 18-27 :**

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

elle estime qu'il faut lire les Écritures. Nous avons, en effet, la chance de posséder de la plume de Thérèse, une sorte de court traité d'herméneutique biblique – il faut le dire très vite pour ne pas offusquer le souvenir d'un humour qui excluait tout pédantisme. Il s'agit du chapitre 1<sup>er</sup> des *Pensées sur l'amour de Dieu*. Plutôt que de systématiser la pensée de sainte Thérèse, nous en suivrons le cours, qui a son type d'articulation, loin de n'être qu'une suite désordonnée. Nous présenterons cette pensée en l'accompagnant de quelques-uns des reflets qu'elle éveille dans l'ensemble de l'œuvre thérésienne.

Ce que nous ne comprenons pas dans les paroles de l'Écriture ne doit pas susciter la curiosité, mais la louange. « Nous avons un si grand Dieu et Seigneur qu'une seule de ses paroles contient en elle mille mystères » (PAD 1, 2). La joie qui saisit Thérèse à sentir l'incompréhensible grandeur de Dieu dans la moindre des paroles de l'Écriture traduit bien le sens aigu que possède la sainte de sa condition de petite créature présente à son Créateur. Il est frappant que, mystique habitée par la certitude d'expérience qu'on ne peut mettre de limite aux œuvres de Dieu, brûlée par le désir de voir Dieu et de procurer sa gloire, comblée de dons et charismes, Thérèse n'applique *jamais* son désir à un *plus* qui lui manque dans une grâce, dans la compréhension d'une parole, dans l'intelligence d'un passage de l'Écriture. Cela même que Dieu donne est reçu avec humilité et action de grâces, dans la joie vive de percevoir que Dieu est plus grand, incompréhensiblement plus grand que ce qu'il manifeste de lui-même. L'unique désir qui soit éveillé par les dons de Dieu se porte sur un *plus* d'amour, ou vers un *plus* d'amour à recevoir de Dieu lui-même pour l'aimer sans imposer de retard au mouvement par lequel il nous attire à lui, et ce plus se rend immanent au désir, le travaille et le dilate.

Ceux qui sont appelés à nous donner la lumière sur les vérités de la foi travaillent à cette fin. Nous savons quelle haute estime Thérèse nourrit pour ce travail ; elle attend des théologiens dignes de ce nom une certaine lumière qu'eux seuls apportent sur les choses de Dieu et ses grandeurs. C'est à eux qu'elle soumettra son écrit, pour qu'ils en apprécient la conformité à la foi de l'Église et des saints, conformité sur laquelle elle ne supporterait pas que planât le moindre soupçon de faille.

L'intelligence spirituelle de l'amour que Dieu a pour nous permet seule d'entendre des paroles que cet amour a dictées. Le lecteur ou l'auditeur spirituel reconnaît la voix qui parle dans l'Écriture, y trouve assurance et confirmation. « L'amour que Dieu a eu et a pour nous m'étonne bien plus et me fait perdre le sens, étant donné ce que nous sommes. Quand il use de paroles de tendresse, je comprends que de telles paroles, par lesquelles il manifeste son amour à l'âme, ne sont pas plus exagérées que ne le sont les œuvres par lesquelles il lui manifeste le même amour. Quand vous serez arrivées ici, pour l'amour de moi, je vous prie de vous arrêter un peu et de penser à ce qu'il nous a manifesté et à ce qu'il a fait pour nous. Vous verrez clairement qu'un amour si puissant et si fort, un amour qui l'a mené à tant de souffrances, ne peut s'exprimer d'une manière qui nous étonne encore » (PAD 1, 7).

Sainte Thérèse se souvient de ce temps où l'expérience spirituelle ne suffisait pas à bannir toute crainte en elle, et de la joie qu'elle éprouva à trouver dans le *Cantique des cantiques* un « remède salutaire » (PAD 1, 5) ; cette assurance qu'apporte à la vie la parole qui lui est donnée pour se reconnaître et se porter vers de plus grandes choses encore. Rien n'est plus thérésien, nous l'avons déjà noté, que cette entrée en résonance de l'expérience à l'écoute de la parole.

Le quatrième et dernier « chapitre » de cette herméneutique, brève et merveilleusement « sauvage », est inattendu, car il ne semble pas être dans le droit fil des trois premiers. C'est celui qui, pourtant, a le plus d'importance ; mais il perdrait sa vérité, si on lui soustrayait le support de ceux-ci. Il s'agit de la liberté avec laquelle Thérèse écoute la parole, liberté spirituelle en laquelle elle se sent autorisée, appelée à laisser surgir, au sein de cette écoute, sa propre parole, ou plutôt, une parole qu'elle perçoit comme donnée par celui à qui elle l'adresse. La sainte s'enhardit jusqu'à dire que, si sa méditation n'atteint pas ce que le Seigneur a voulu dire, elle exprimera ce que les paroles de l'Écriture font naître en elle et qui lui est spirituellement profitable, et elle poursuit : « Si on ne quitte pas la foi de l'Église et des saints... le Seigneur nous le permet (nous permet d'exprimer ce que l'Écriture nous donne à penser), à ce que je pense, tout comme il nous permet, lorsque nous méditons la sainte Passion, de penser, sur les épreuves et tourments qu'il a dû souffrir, bien plus de choses que ce que les Évangélistes écrivent. Et, quand il n'y a pas de curiosité, comme je l'ai dit au début (de ce chapitre) et qu'on prend ce que sa Majesté nous donne à comprendre, je tiens pour certain qu'il ne lui est pas désagréable que nous trouvions consolation et délices dans ses paroles et dans ses œuvres, tout comme le Roi trouverait joie et plaisir à voir un petit pastoureau qu'il aimerait et aurait en sa faveur, tout ébahi à la vue des parures de brocart et se demandant ce que c'est et comment on l'a fait. Nous autres, femmes, nous ne devons pas davantage manquer de jouir des richesses du Seigneur... Ainsi, je ne prétends pas à la pertinence en ce que j'écris, et le Seigneur le sait bien ; mais semblable à ce petit pastoureau dont je viens de parler, je trouve consolation à vous communiquer, à vous qui êtes mes filles, mes méditations qui seront remplies de sottises. Et c'est ainsi qu'avec la faveur

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



confiance en celui qui parle au nom du Seigneur dans le sacrement, ce charisme est pour nous plein d'enseignements qu'il convient de recueillir avec attention.

## UNE CERTAINE COMBINATOIRE

Thérèse distingue six qualités ou dons dans le confesseur, ou plutôt, six qualités ou dons que requiert le ministère de la confession. Ces qualités ou dons sont rarement réunis. Certains sont indispensables, d'autres, désirables ; si tous ne sont pas réunis, certains sont préférables, qui semblent, en soi, moins importants ; certaines alliances, qu'on nous permette l'expression, sont particulièrement heureuses. Le mot « combinatoire » est bien lourd ; mais il est certain que l'esprit agile et intuitif de Thérèse se plaît à faire des rapprochements, des hypothèses de dissociation, et, malgré l'absence totale d'esprit de système chez la Sainte, une expérience très riche et un jugement très nuancé viennent se dire et s'organiser dans une sorte de tableau, dont la vue nous vaudrait, sans doute, de la part de Thérèse, des remarques d'une douce ironie. Les six cartes fondamentales du jeu sont les suivantes : être serviteur de Dieu (être vertueux...), avoir un bon jugement, avoir des « lettres » (être un théologien confirmé), être spirituel (pour Thérèse : s'adonner à l'oraison et être quelque peu avancé dans sa pratique), avoir de l'expérience, avoir reçu le don de « connaître les esprits ».

Nous donnerons d'abord quelques mots d'explication sur chacune de ces « propriétés » :

– **être serviteur de Dieu**, pratiquer les vertus, notamment la vertu d'humilité, c'est là un présupposé que Thérèse ne mentionne pas toujours, mais qu'il faut toujours sous-entendre, la Sainte n'envisageant pas qu'on puisse recourir de propos délibéré à un confesseur d'une vie morale douteuse ;

– **avoir un bon jugement**, cela revient à dire, pour Thérèse : user de prudence, faire preuve de discrétion et de discernement ;

– **avoir des « lettres »**, c'est non seulement avoir « entendu tout le cours de théologie », mais c'est aussi et surtout persévérer dans l'étude de la théologie, c'est jouir d'une bonne connaissance de l'Écriture Sainte, c'est pouvoir proposer et expliquer « les vérités » qu'enseigne l'Église ;

– **être spirituel**, c'est, de fait, pour Thérèse, s'adonner à l'oraison, être déjà avancé dans les voies de l'esprit. Quand Thérèse souligne l'importance d'être spirituel, elle met en relief l'avantage que possède le confesseur éveillé aux choses de la vie spirituelle, même s'il n'a pas l'expérience précise de telle « chose » ou de telle autre ;

– **avoir de l'expérience**. Quand elle parle de l'expérience, Thérèse songe la plupart du temps à une expérience semblable ou identique à celle de qui demande conseil ou « se confesse » ;

– **le don de « connaître les esprits »**. Il y a chez Thérèse tout un enseignement sur les esprits qui porte la marque d'une influence de la spiritualité ignacienne.

Comme, dans son jeu combinatoire, Thérèse fait entrer deux demi-qualités ou apparences de qualités, pour compléter notre tableau, il faut prendre en considération, de fait, les demi-théologiens et les demi-spirituels.

Nous commencerons par présenter quelques textes majeurs de sainte Thérèse qui nous permettront de mieux dresser notre tableau et de mieux le lire, le squelette ne nous intéressant qu'en fonction de la connaissance directe et première du vivant.

1. Dans la *Vie*, parlant des commençants, mais des commençants à qui Dieu donne déjà à manger autre chose que le pain de la connaissance de soi (manger de ce pain sera toujours nécessaire, précise l'Auteur), Thérèse souligne combien « il est

important que le maître spirituel soit prudent, c'est-à-dire, de bon jugement et qu'il ait de l'expérience. Si, en outre, il a des lettres (s'il est théologien), c'est d'un très grand profit. Mais, si ces trois choses ne peuvent se trouver réunies, les deux premières sont les plus importantes ; car, les théologiens, on peut s'arranger pour les consulter en cas de nécessité. Je dis que, dans les débuts, les théologiens qui ne sont pas des hommes d'oraison sont de peu d'utilité ; je ne dis pas de ne pas consulter les théologiens ; car un désir de vie spirituelle qui ne s'accomplit pas, dès le début, dans la vérité, je le préférerais sans oraison ; et la théologie est une grande chose : elle nous instruit, nous qui savons peu de choses, et donne la lumière, ayant accès aux vérités de la Sainte Écriture, nous faisons ce que nous devons : les dévotions et niaiseries, que Dieu nous en délivre ! » (V 13, 16) Et Thérèse, qui ne veut pas qu'on se méprenne sur le peu de profit que retirera un commençant des conseils d'un théologien étranger à l'oraison, précise sa pensée : « Et qu'on ne se méprenne pas en disant que les théologiens étrangers à l'oraison (*sin oración*) n'ont rien à faire avec ceux qui s'y adonnent. J'en ai connu beaucoup, car, depuis plusieurs années, le besoin s'en faisant sentir davantage, j'ai fait le nécessaire pour les rencontrer, et j'ai toujours eu de l'amitié pour eux ; même si l'expérience leur manque, ils n'ont pas de répugnance pour les clauses de l'esprit et ne les ignorent pas ; car, dans l'étude qu'ils font de la Sainte Écriture, ils trouvent toujours la vérité du bon esprit. » (V 13, 18)

La pensée de Thérèse est plus cohérente qu'il n'y paraît à première vue. Dans les débuts, seul un maître spirituel adonné à l'oraison peut donner des conseils pertinents, comprendre les difficultés, aider à discerner le chemin à suivre. Mais, si c'est nécessaire, même dans les débuts, il sera bon de demander aux théologiens l'explication des « vérités », ces vérités qu'ils ont

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

confesseur, qui en venait à me commander la même chose » (V 26, 5). Quels abus n'a-t-on pas fait de ce texte ? De quels soupçons malveillants n'a-t-il pas été l'occasion ? Glissons sur cette malveillance, qui n'est pas moins insignifiante que ce qui est excessif. Non seulement Thérèse témoigne à plusieurs reprises qu'elle a reçu la grâce d'obéir à ses confesseurs, non seulement ceux-ci témoignent, de leur côté, qu'elle obéissait « comme un enfant » (merveilleuse candeur de Thérèse trop ignorée des biographes ! ...) mais encore faut-il se rappeler le caractère tout à fait exceptionnel de cette obéissance qui, pendant des années, a eu pour bénéficiaires, si l'on peut ainsi s'exprimer, des confesseurs timorés, peu éclairés, méfiants, ou si méfiants à l'égard d'eux-mêmes qu'ils préféreraient aller au plus sûr : le rejet de ce que leur confiait Thérèse.

Cette obéissance était marquée au coin d'un double caractère : l'ouverture totale de conscience (et les confesseurs du temps de sainte Thérèse avaient souvent recours, en cas d'épreuve ou de doute, à l'imposition de la confession générale) et un grand amour pour les confesseurs eux-mêmes. Un amour qui commençait par éveiller une certaine appréhension, mais que les confesseurs finissaient par reconnaître comme inclus dans une très pure action de grâces à Dieu qui prend soin de nous par les conseillers qu'il nous donne. Bien plus, Thérèse précise que cet amour est né le jour où elle décida d'obéir en tout à ceux que Dieu lui enverrait (cf. V 37, 5). Obéissance, amour, confiance... sans aucune curiosité ! Thérèse n'a jamais demandé à ses confesseurs de lui expliquer le comment de ses grâces, même quand ils s'étonnaient de son ignorance *ni aun lo deseaba... ni lo preguntaba*<sup>5</sup> (V 28, 6).

Thérèse, qui unit toujours ce qui paraît souvent incompatible, mais que la vie, chez elle, en tout cas, noue si bien, Thérèse joint

à l'obéissance la plus parfaite liberté. Celle-ci est plus le fruit d'un développement, ou plutôt le dénouement d'une sorte de drame, qu'une caractéristique donnée d'emblée. Liberté de recours à plusieurs confesseurs, car, Dieu nous conduisant par des chemins très différents les uns des autres (cf. C 5, 5), aucune nécessité ne veut qu'un seul confesseur les connaisse tous. Expériences diverses, théologies plus ou moins assurées, don de discernement plus ou moins confirmé font qu'un seul confesseur, même non dépourvu d'expérience, bon théologien et revêtu du don de « connaître les esprits », laisse place au besoin de confirmation. Il a fallu ici à Thérèse toute sa droiture et son esprit charismatique de vérité pour ne pas utiliser un tel contre un tel et ne vouloir qu'une seule chose : contenter Dieu.

La liberté se marque surtout chez Thérèse par ce don qu'elle a reçu et qui lui a tant coûté, de se déprendre de l'influence d'un confesseur méfiant, tyrannique (cf. V 29, 6), mal inspiré. L'obéissance devient ici affranchissement à l'égard de soi-même, pureté du regard et de la mémoire pour se souvenir de ce qu'enseigne l'Église et de l'exemple des saints, pour écouter la voix de la conscience « dans l'Esprit Saint ». Obéir à ses confesseurs plutôt qu'à « ses voix », Thérèse l'a pratiqué héroïquement ; obéir à ce qui offense la vérité et tue la vie, une souveraine liberté reçue de Dieu l'en a toujours préservée.

## DANS LA CONFESSION, UNE FOI TRÈS ÉLEVÉE EN LA PRÉSENCE D'UN TIERS QUI EST SOUVERAINEMENT PREMIER

Ce qui est au cœur de l'obéissance et de la liberté de Thérèse, et qui les fonde et les inspire, c'est un sens très profondément théologique du sacrement. Un texte particulièrement prégnant mérite d'être cité, qui attire à lui toute une limaille de textes apparentés. Ce texte est tiré d'un passage dans lequel Thérèse

traite des paroles mystiquement perçues comme dites par Dieu. « qu'on ne fasse jamais rien, et que cela ne retienne même pas votre pensée, de faire quelque chose sans l'avis d'un confesseur qui soit un vrai théologien, serviteur de Dieu, doué d'un bon jugement, même si l'on comprend avec force que la parole est de Dieu et que cela paraisse clair. Car c'est cela que veut Sa Majesté, et nous ne manquerons pas de faire ce qu'elle commande, puisqu'elle nous a dit de considérer que le confesseur tient sa place, ce qui ne permet pas de douter que les paroles de celui-ci soient siennes (paroles de Dieu) ; et celles-ci nous aident et nous donnent courage, s'il s'agit d'une affaire difficile, et Notre Seigneur, s'il le veut, disposera le confesseur à croire que tout est qui vient de lui. Sinon, nous sommes quittes. Se conduire autrement, au lieu de ne suivre en rien son propre avis, je regarde cela comme très dangereux. C'est pourquoi, mes Sœurs, c'est de la part de Notre Seigneur que je vous donne, cet avertissement : que cela ne vous arrive jamais ! » (6D 3, 11)

Les confesseurs sont, aux yeux de Thérèse, des ministres que Dieu a placés dans son Église pour « donner la lumière ». Ils tiennent « sa place ». C'est pourquoi les relations avec eux doivent être marquées par la clarté et vérité qui marque les relations avec Dieu lui-même (cf. 6D 9, 12). C'est précisément cette confiance quasi-théologique dont Thérèse investit les confesseurs, qui la rend, au cœur de l'obéissance la plus charismatiquement droite, libre d'appeler « tyrannie » ce qui est abus de ministère. La confiance voit le cœur des choses ; mais elle ne déforme pas les visages : un tyran est un tyran !

C'est encore la confiance en Dieu qui met au cœur de Thérèse la certitude qu'il inspire, tout au moins, qu'il peut et veut inspirer au confesseur des paroles de lumière et de consolation. Dans ses relations avec les confesseurs, Thérèse a la conscience

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



les condamnons pas. Semblant préoccupés de leur progrès, nous manquons le nôtre, et nous perdons l'occasion que le Seigneur nous donne de nous humilier et de comprendre ce qui nous fait défaut, de comprendre que ces âmes doivent être bien plus détachées et proches de Dieu que les nôtres, tant Sa Majesté se rend proche d'elles » (V 39, 12). Nous lisons une recommandation semblable dans les *Fondations* : « La Prieure ne doit pas croire qu'elle connaît les âmes au premier abord. Qu'elle laisse cela à Dieu : il est le seul qui puisse le faire. Qu'elle s'efforce de mener chacune par où Sa Majesté la mène, étant bien entendu qu'il n'y a manquement, ni à l'obéissance, ni aux points les plus importants de la Règle et des Constitutions. Elle n'en fut pas moins sainte et martyre, cette vierge<sup>9</sup> qui, seule parmi onze mille, se cacha (tout d'abord) ; bien plus, il se peut qu'elle ait eu à souffrir plus que les autres, quand elle alla, ensuite, s'offrir seule au martyre » (F 18, 9).

## GENÈSE DU DISCERNEMENT

Avant de présenter quelques textes sur le charisme de discernement, il sera utile de montrer ce qui, suivant l'enseignement de sainte Thérèse, permet l'éclosion du discernement spirituel, une éclosion qu'il serait peu paulinien de soustraire à la fécondité des charismes, mais que nous envisageons ici sans le charisme spécifique du discernement des esprits. Nous traitons du discernement que le baptisé exerce sur les esprits qui le meuvent à agir et prier. À moins d'avoir reçu un don particulier, nullement lié au développement de la vie spirituelle, le discernement est le fruit d'une maturation. La première étape de cette maturation est franchie, quand le spirituel commence, si peu que ce soit, à faire l'expérience d'être mené par l'Esprit de Dieu. Jusque-là, l'âme a une vie spirituelle *concertada* [C 36, 5], bien rangée, bien « maîtrisée »,

ce qui revient à dire, selon sainte Thérèse, qu'elle est encore radicalement dépourvue de vraie humilité : elle s'impatiente de voir Dieu tarder à lui communiquer ses dons ; elle fait la leçon aux autres en matière spirituelle ; elle canonise ses épreuves et désire voir les autres procéder à la même canonisation ; elle épargne sa santé..., pour mieux servir Dieu. La raison est encore très maîtresse d'elle-même, trop maîtresse d'elle-même : l'amour n'est pas tel qu'il puisse la mettre hors d'elle-même (cf. 3D 1-2). Or, il s'agit de marcher au pas de Dieu, ce dont l'Esprit Saint nous rend progressivement capables, quand, nous dépouillant de la mesure de la raison, il nous donne de vivre selon la mesure de l'amour de Dieu.

L'apprentissage de cette marche requiert un long temps. Il ne suffit pas que Dieu soit libre en nous, encore faut-il qu'il soit libre d'user de sa liberté... en toute liberté, selon ses pensées à lui. Il se peut que l'âme mette vraiment sa confiance en Dieu seul, sans pour autant user de cette confiance selon l'Esprit de Dieu, ou sans pour autant en user sur des voies qui soient, en vérité, celles de Dieu. « ... l'âme s'expose aux dangers et commence, poussée par un beau zèle, à donner ses fruits sans mesure, persuadée qu'elle n'a plus rien à craindre d'elle-même. Ce n'est pas de l'orgueil ; l'âme comprend bien qu'elle ne peut rien par elle-même. C'est manque de discrétion au sein d'une grande confiance en Dieu, car l'âme oublie qu'elle n'a pas encore assez de plumes. Elle peut sortir du nid, et il arrive que Dieu l'en tire ; mais elle n'est pas encore capable de voler, les vertus ne sont pas encore fortes ; l'âme n'a pas l'expérience qui lui permettrait de discerner les dangers, et elle ignore le dommage qu'elle se fait en se confiant en elle-même » (V 19, 14). La discrétion qui manque à l'âme est à la fois la discrétion-prudence et la discrétion-discernement des esprits ; car le fait de ne pas savoir encore très bien de quel esprit elle est (manque de

discernement des esprits) entraîne, pour l'âme, un manque de mesure dans l'usage de la confiance en Dieu.

Suivant désormais la mesure de l'amour de Dieu, qui ne se mesure pas à l'aune de la raison, ayant appris d'expérience que la confiance en Dieu ne s'exerce en vérité que sur les voies de Dieu, que dans le discernement toujours renouvelé de sa volonté, l'âme est libre. L'esprit est agile pour ne s'engluer en aucune chose et s'appliquer à reconnaître en toutes les voies de Dieu. Sainte Thérèse affirme que l'une des caractéristiques de la liberté d'esprit est que celle-ci trouve Dieu en toutes choses et se montre capable d'appliquer son attention à chacune d'elle (F 6, 15). Et l'attention aux choses mêmes est aussi comme un lieu dans lequel s'exerce le discernement.

En systématisant quelque peu la pensée thérésienne, l'éclosion du discernement spirituel s'articulerait ainsi :

- l'amour qui vient de Dieu décentre l'âme d'elle-même ; l'Esprit Saint commence à donner la vraie liberté d'esprit ;
- à travers l'expérience, l'Esprit enseigne l'usage de cette liberté d'esprit ;
- celui qui est libre en vérité n'est plus distrait par les choses ; Dieu ne l'en distrait pas non plus, lui donnant d'écouter sa voix en tout.

## LE DON DU DISCERNEMENT CHEZ LE CONSEILLER SPIRITUEL

D'un confesseur ou conseiller spirituel, sainte Thérèse attend qu'il ait quatre qualités fondamentales :

- être vertueux. Sainte Thérèse insiste spécialement sur l'importance de l'humilité, probablement, parce que l'humilité, seule, rend attentif aux voies de Dieu et à ce qui, en elles, nous déconcerte toujours ;

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Thérèse, supporte que nous le supportions, tandis qu'il nous donne de « nous faire » à sa condition. L'oraison, aux yeux de sainte Thérèse, c'est moins le temps que nous consacrons à nous entretenir avec Dieu, que le temps dont Dieu veut avoir besoin pour faire de nous ses égaux, pour faire que nous soyons « de même condition » que lui.

À la fin du **paragraphe 1**, Thérèse s'attriste à la pensée que nous oublions la très grande miséricorde de Dieu à notre égard, la faveur qu'il nous accorde, au-delà de tout mérite concevable, de nous prendre pour amis. Chez Thérèse, oubli des dons de Dieu, ignorance de soi comme créature faite pour Dieu, mensonge et vanité d'une existence qui n'est pas tout entière ordonnée au service de Dieu, c'est, en substance, une seule et même faille mortelle en laquelle tombe le pécheur. Thérèse éprouve la peine la plus vive à la vue de ceux qui méconnaissent qu'ils sont dans la vérité<sup>5</sup> (V 40, 1). Dieu étant la vérité en sa plénitude, tout homme *est* dans la vérité, comme tout homme est en Dieu de par son existence et dépendance de créature ; quand il pèche, l'homme refuse de *marcher* dans la vérité. Le pécheur ose pécher « en Dieu » ; il commet, dans la Vérité, le mensonge qu'est le péché. Thérèse s'étonne de voir tant de hardiesse folle, une hardiesse qui est ignorance, ou plutôt méconnaissance, oubli, offense faite à Dieu par refus d'attention. Le péché, c'est cette torpeur spirituelle en laquelle se dilue l'éveil aux choses de Dieu, la mémoire vive de Dieu et de ses dons. Dans l'*Exclamation 17*, Thérèse aspire à ce jour où elle ne pourra plus tomber dans l'oubli du souverain bien, et ne désirera pas le pouvoir, à jamais éveillée aux choses de Dieu, comme Dieu l'est à lui-même.

**Le paragraphe 3** est un de ces textes thérésiens qui mettent en fuite la tentation de déterminer le camp auquel appartient sainte

Thérèse : théocentrisme ou christocentrisme. Des relations postérieures de quelques années aux *Exclamations* confirment et enrichissent, par les grâces qu'elles rapportent, ce que ces méditations de Thérèse donnent à entendre si clairement, déjà, sur l'immanence spirituelle réciproque de l'accès à Dieu par le Christ seul et du don que le Père nous fait du Christ. Thérèse entend le Christ dire au Père : « Celle que tu m'as donnée, je te la donne » (R 15, 3) ; elle entend le Père lui dire : « Je t'ai donné mon Fils et l'Esprit Saint et cette Vierge. Et toi, que peux-tu me donner ? » (R 25, 2) ; le Christ donne à Thérèse sa Passion comme un bien propre qu'elle pourra offrir au Père (R 51) ; après la communion, il lui est donné de comprendre combien est agréable au Père l'offrande qu'on lui fait de son Fils dans l'Eucharistie, « parce qu'il prend ses délices et joies avec lui, pour ainsi dire, ici, sur terre » (R 57) ; après une grâce d'intimité avec le Christ, Thérèse, effrayée par l'inouï de ce don d'union, se demande si elle n'a pas été victime d'une illusion ; le Christ lui dit : « N'aie point d'effroi de ceci ; c'est, sans comparaison, une union bien plus grande qui unit mon Père à ton âme » (R 58, 3). Ces grâces trinitaires ne font que confirmer Thérèse en ce qu'elle nous communique, dans cette *Exclamation* 7, de son accès de foi vive, en Christ, à la vie de « ces souveraines Personnes ».

**Le paragraphe 2**, d'une théologie trinitaire très sûre, est moins révélateur, du point de vue spirituel, que le paragraphe 3, dans lequel Thérèse donne libre cours à la joie qu'elle éprouve de savoir Dieu connu et aimé de son Fils : « ... mon âme, il y a quelqu'un qui aime ton Dieu comme il le mérite ». C'est sous la protection de ce Fils bien-aimé qu'il est donné à l'âme de prendre ses délices avec le Père, tout comme le Père prend les siennes avec elle. Le Père nous a donné son Fils, qui nous obtient cette égalité que le Père veut établir entre lui et nous. La

réciprocité entre le Père et le Fils est source de joie dans la louange, en même temps qu'elle est comme le « lieu » où le Père fait de nous les égaux de son Fils.

L'*Exclamation* 7 se termine par l'expression du désir de contribuer, ne fût-ce qu'un peu, à ce que le nom de Dieu soit béni. Dans ce texte où la réciprocité entre Dieu et l'âme capte aussi fortement l'attention, ce désir du salut des hommes met une marque thérésienne d'autant plus typique qu'elle est comme redoublée par la marque de la louange. Le salut de tous, dans la communion de Thérèse à l'amour sauveur de Dieu, ce n'est pas un salut à la sauvette pour masses à peine arrachées à la damnation, c'est la grâce du mariage spirituel pour tous, puisque le Christ a prié à cette fin et que « les paroles de Jésus-Christ, notre Roi et Seigneur, ne peuvent faillir » (7D 2, 8)<sup>6</sup>, et c'est la louange et bénédiction d'un chœur de frères qui se savent tels comme fils aimés d'un même Créateur et Père (5D 2, 11).

---

<sup>1</sup> [Communication donnée au Colloque de Venasque, en septembre 1982, et publié dans Centre Notre Dame de Vie, *Sainte Thérèse d'Avila*, collection « spiritualité » n° 1, Éditions du Carmel, p. 97-105.]

<sup>2</sup> Nous traduisons sur l'édition du Père Tomás de la Cruz, *Teresa de Jesús, Doctora de la Iglesia – Obras completas*, Burgos, 2<sup>ème</sup> éd., 1977.

<sup>3</sup> La Torah, ici, c'est ce que nous appelons le *Pentateuque*. La *parachah*, c'est la section lue le jour du *chabbath*. La *haphtarah* est un passage des *Prophètes* (dans le canon juif, les Livres de Josué à II Rois, Isaïe, Jérémie, Ezéchiel et les douze « petits » prophètes de nos Bibles) qui clôt la lecture de l'Écriture. Les *kethubhim* sont les Écrits, troisième partie du canon juif des Écritures.

<sup>4</sup> [« Le propre de l'amour est de rendre égal celui qui aime à l'objet aimé » (CSB 28, 1) ; « Car l'amour fait une ressemblance entre l'amant et la chose aimée » (I MC 4, 3) ; etc.]

<sup>5</sup> Les traducteurs achoppent ici, ne voyant pas que Thérèse distingue entre « être dans la Vérité », qui est Dieu, et « marcher dans la vérité », l'« être dans la Vérité » pouvant être « oublié ».

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



parlé Notre Seigneur à la Samaritaine, et cette eau, on ne la lui donne pas » (6D 11, 5). Dans les Sixièmes Demeures, l'âme est comme en porte-à-faux : on la prive d'appui et on lui fait désirer un appui qu'on lui refuse...

Dans les Septièmes Demeures, le désir, qui, à force de s'intensifier, s'est, pour ainsi dire, consumé lui-même, voit toute sa force convertie en unique désir de servir Dieu comme il veut qu'on le serve. L'âme n'est vraiment décentrée d'elle-même que lorsque, dépouillée du désir même que Dieu allume en elle de le voir, elle n'a plus pour centre que Dieu et sa sainte volonté. Elle devient indifférente au fait de jouir de la gloire ou de voir son espérance différée. Ce que Dieu veut, c'est sauver le monde, et tant que le monde n'est pas sauvé, il n'est pas de désir plus conforme à cette volonté que celui de contribuer au salut des hommes. Plutôt que de dire que le désir de voir Dieu est converti en désir de sauver le monde, il faudrait pouvoir dire que l'âme n'est plus que consentement au désir qu'a Dieu de sauver ses créatures. Contenter Dieu, ce n'est plus que faire sa volonté, qui est volonté de salut. « Ce qui m'étonne le plus, rappelez-vous les épreuves et afflictions qu'elles ont eues dans leur désir de mourir pour jouir de Notre Seigneur, eh bien ! maintenant, le désir qu'elles ont de le servir et qu'il soit loué grâce à elles, et d'être utiles à quelques âmes, si c'est en leur pouvoir, ce désir est si grand que, non seulement, elles ne désirent pas mourir, mais elles désirent vivre de nombreuses années dans la souffrance de grandes épreuves, pour qu'elles puissent contribuer à ce que le Seigneur soit loué, même si ce doit être en chose de peu d'importance. Et si elles avaient la certitude qu'à sa sortie du corps, l'âme irait jouir de Dieu, cela ne leur ferait rien, pas plus que de penser à la gloire que possèdent les saints ; elles ne désirent plus, dans cet état, se voir revêtues de cette gloire. Leur gloire, elles la mettent dans la recherche des moyens

d'aider quelque peu le Crucifié, spécialement quand elles voient à quel point il est offensé et combien peu nombreux sont ceux qui prennent à cœur son honneur, détachés de tout le reste » (7D 3, 6).

Sainte Thérèse nous semble donc déployer, dans le Château intérieur, toute l'exigence et toute la richesse d'une double et très profondément traditionnelle conversion, chaque conversion se déployant selon un schéma ternaire :

- |   |  |  |
|---|--|--|
| I- 1. arrachement au péché                                      | 2. lutte contre le mal, acquisition des vertus | 3. stabilisation dans la pratique des vertus et de l'oraison   |
| II- 1. mort à soi sous la pression de la vie nouvelle en Christ | 2. intense travail du désir de Dieu            | 3. établissement dans la paix de l'unique désir de faire la volonté de Dieu et de contribuer ainsi au salut du monde |

Ce que marque très fortement Thérèse, c'est la précarité de la première conversion. Le fruit le plus certain de celle-ci est que l'âme commence à savoir qu'elle a besoin d'un « chirurgien » pour être guérie (3D 2, 6). La deuxième conversion est comme appelée par l'échec sur lequel débouche « fructueusement » la première. Dans la conversion seconde, Dieu prend les rênes en mains, si l'on peut ainsi s'exprimer, et il introduit l'âme dans le cellier où il lui donne la paix, la paix par le Christ, la paix qui est le Christ.

Avant la mort à soi sous la puissante action de l'Esprit Saint, l'âme passe par la « transition » des Quatrièmes Demeures, où se reçoit une grâce de dilatation du cœur (4D 1, 5 ; 2, 5). Faisant l'expérience que Dieu peut ainsi dilater le cœur et s'y rendre comme sensible, l'âme est amenée à désirer de plus forts « traitements », aptes à renouveler le cœur dans le mystère de mort et de résurrection qui est la vérité même du mystère du salut en Christ. Les Quatrièmes Demeures font pressentir le plan de la conversion seconde, en donnant de quitter déjà quelque peu le plan où se creusent les sillons de nos efforts. Que Dieu

puisse agir aussi souverainement et discrètement au cœur de l'homme, c'est plein de promesses. Mais les « choses sérieuses » ne commencent vraiment que dans les Cinquièmes Demeures. Thérèse ne nous laisse qu'une seule aspiration, celle qui nous porte vers l'accomplissement en nous de cette parole de l'Apôtre Paul : Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi.

---

<sup>1</sup> [Article publié dans la revue *Carmel*, n° 29, 1983/1, pp. 30-39.]

<sup>2</sup> L'expression est de sainte Thérèse : 1D, 2, 8. Nous citons l'édition suivante : *Teresa de Jesús – Doctora de la Iglesia, Obras completas*, Texto revisado y anotado por Fr. Tomás De La Cruz, Burgos, 2<sup>e</sup> édition, 1977. Nous proposons notre propre traduction. Nous suivons l'usage de Thérèse, qui parle des « âmes », usage qui n'est plus le nôtre, il est vrai. Qu'on veuille bien considérer que, sous la plume de Thérèse, « âme » veut dire créature faite à l'image de Dieu et recréée à cette image en Christ, même si, parfois, il s'agit aussi de l'âme comme distincte du corps.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans la *Relation*, de la *ida Egipto* ? La solitude (*soledad*) est-elle compatible avec le désir de rencontrer « dehors » ce frère « allaité au sein de ma mère » ? Au terme de quelle *ida* atteint-on ce « dehors » ? Une meilleure connaissance de l'interprétation spirituelle donnée au *Cantique des Cantiques* dans le courant du XVI<sup>e</sup> siècle espagnol nous aiderait peut-être à réduire l'obscurité. Mais l'important n'est pas là. Il est peut-être dans cette recherche, restée humblement insatisfaite, d'un sens de l'Écriture en tel passage du livre tant aimé : l'important est peut-être dans cet humble aveu d'impuissance devant *las muchas cosas de la Escritura* (7D 3, 13). Sainte Thérèse le savait dans sa foi et dans sa soif de vérité : *no faltará una tilde de ella* [et cependant par un point sur un *i* ne passera] (V 40, 1).

---

<sup>1</sup> [Cet article a été publié dans la revue *Teresianum*, 33, 1982, pp. 619-627.]

<sup>2</sup> Nous citons l'édition du Père Tomás de la Cruz, *Santa Teresa, Obras Completas*, (Archivo Silveriano, 1), Burgos, Monte Carmelo, 2<sup>ème</sup> édition, 1977. Dans cette édition, la *Relation* de Palencia est la *Relation* 6, pp. 1435-1440. Dans la liste des occurrences de *parecer*, nous indiquons le paragraphe, puis, entre parenthèses, le numéro d'ordre de l'occurrence. Après chaque occurrence, nous indiquons les lignes suivant une numérotation interne à chaque paragraphe.

<sup>3</sup> [« qu'il lui semble (ou qu'elle a l'impression) que l'âme jouit de cette possession qui lui a été donnée... » ; *le parece*, verbe personnalisé par le pronom « le » : il s'agit d'une opinion approximative qui traduit l'humilité avec laquelle elle exprime, par ailleurs cette affirmation sur son vécu, son expérience.]

<sup>4</sup> [« ... il lui semble qu'elle ne l'a pas méritée... », *le parece*, verbe personnalisé par le pronom « le » : même contexte et analyse que précédemment.]

<sup>5</sup> [« ... le servir jusqu'à la fin du monde semble être peu de chose... » ; verbe impersonnel, constat moral, général.]

<sup>6</sup> [« ne semble la toucher qu'extérieurement ». Ce n'est pour elle que quelque chose de superficiel. Verbe impersonnel, approximation d'analyse d'une attitude intérieure.]

<sup>7</sup> [« ... Il lui semble avoir perdu l'être en partie... » ; le verbe est à nouveau personnalisé par le pronom. Il s'agit d'une analyse psychologique sans affirmation, renforcée encore par le *en parte*.]

<sup>8</sup> [« ... en ce qui concerne sa santé... il me semble qu'elle s'en préoccupe un peu plus... » ; verbe fortement personnalisé par le *me*, affirmation personnelle.]

<sup>9</sup> [... mais semble-t-il, tout cela dans le but de servir davantage... » ; substantif ; c'est une opinion généralisée mais indirectement, une réflexion personnelle dans laquelle elle semble justifier à ses yeux ses propres choix.]

<sup>10</sup> [Elle est persuadée qu'elle ne peut s'y adonner sans perturber sa santé... » ; *su parecer*, substantif personnalisé par le *su* : elle parle d'elle à la troisième personne.]

<sup>11</sup> [... à mon avis, cela me procurerait beaucoup plus de plaisir... » ; le substantif est personnalisé par le *mi*, affirmation de sa propre opinion.]

<sup>12</sup> [... parce que du moins, il me semblait faire quelque chose » ; verbe impersonnel traduisant une justification qui lui est extérieure.]

<sup>13</sup> [... il semble que j'ai cette vision... » ; verbe impersonnel, la vision persiste, elle la confirme sans vouloir l'affirmer délibérément.]

<sup>14</sup> [... qui est, à mon avis, une grâce beaucoup plus élevée... » ; substantif fortement personnalisé par le *mi*. Affirmation personnelle qui demande la confirmation d'une personne compétente.]

<sup>15</sup> [... je comprends, à la réflexion, que les autres venaient de Dieu... » ; substantif fortement personnalisé, renforcé par le verbe *entiendo*, confirmation d'un état qui perdure.]

<sup>16</sup> [... à mon avis, elles sont à apprécier grandement... » ; substantif fortement personnalisé ; affirmation à la fois relativisée et ferme.]

<sup>17</sup> [« ... Il ne semble pas que les désirs aient la même force... » ; verbe impersonnel, il s'agit d'une précaution non d'une affirmation ; elle s'interroge... ]

<sup>18</sup> [« ... selon moi, ils n'ont aucune force... » ; substantif fortement personnalisé, l'affirmation est plus déterminée que précédemment.]

<sup>19</sup> [« ... il semble que je ne vis que pour manger et dormir... » ; verbe impersonnel, c'est un jugement de l'extérieur qui rapporte une impression donnée qui n'est pas la sienne.]

<sup>20</sup> [« ... je suis totalement persuadée, je ne suis dominée... par aucun attachement... » ; substantif fortement personnalisé et renforcé par *todo*, c'est une confirmation vigoureuse du primat de Dieu.]

<sup>21</sup> [« ... aimer ce dieu, et cela... à mon avis, va croissant... » ; substantif personnalisé, elle affirme fortement ses choix.]

<sup>22</sup> [« ... à mon avis, le désir qu'il ne soit pas offensé, n'est pas des moindres... » ; substantif personnalisé, c'est la confirmation d'une orientation, d'une détermination non sujettes aux contingences.]

<sup>23</sup> [« ... qui me faisait craindre d'être dans l'illusion... » ; verbe fortement personnalisé, une ligne de conduite déterminée se précise.]

<sup>24</sup> [« ... il semble évident qu'on fait l'expérience... » ; verbe impersonnel.]

<sup>25</sup> [« ... il semble que Dieu veut qu'on souffre... » ; verbe impersonnel.]

<sup>26</sup> [« ... cela lui semble plus important que d'être dans la gloire... » ; verbe personnalisé par *le*. elle affirme vigoureusement le choix qui est le sien.]

<sup>27</sup> Citation libre de Jn 14, 23.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



fois pour toutes avec le *Libro de la vida* » en 1565 ? N'oublions pas que si on prend en compte la *Vida I* elle a rédigé quatre fois son livre dans un espace maximal de neuf ans. Et d'abord qui est-elle et qu'y a-t-il de nouveau dans sa vie par rapport à la période 62 ? San-José est fondé et fonctionne. L'horizon de la *Vida II* est dépassé. En décembre 1562 Thérèse et quatre nonnes de l'Incarnation se sont installées au monastère. Début 63 Thérèse est nommée prieure et elle se déchausse en juillet. Sa réforme l'atteint et s'affirme dans les constitutions rédigées en août qui seront approuvées par Pie IV en 65. Ce même mois, Jean de la Croix prend l'habit du Carmel sur les instances de Thérèse qui veut en faire le réformateur des carmes. La réforme est lancée, certes mais il faut maintenant poursuivre le grand œuvre. Le temps de l'autobiographie hagiographique est révolu ; Thérèse n'a plus besoin d'être une sainte. Ce qu'on attend d'elle à présent c'est ce discours de la méthode qu'elle a commencé avec les Constitutions et le *Camino* qui s'élabore dans ces années-là à San-José. Mais auparavant la *Vida* doit à la fois annoncer et par avance couronner le tout. Son livre doit faire d'elle la Réformatrice et son destin de bâtisseuse doit s'y sceller : à l'écriture triomphale va succéder l'écriture de la méthode, celle qui rentre dans le réel et le transforme. On passe du *Livre de la vie* au *Chemin de perfection*. La Réforme est le *camino* que trace l'écriture militante et qui concerne au-delà des confesseurs et des filles de Thérèse tous les hommes.

## REPRISE DU PROBLÈME DE L'UNITÉ DU TEXTE ET DE SON HOMOGÉNÉITÉ À LA LUMIÈRE DE CE QUI PRÉCÈDE

Au terme de ce parcours archéologique, il est opportun de proposer un bilan des hypothèses ainsi que des perspectives et des limites de la lecture entreprise. Nous croyons pouvoir

définir trois états d'écriture successifs, ce, grâce à une connaissance approfondie du texte d'aboutissement d'une part et à l'analyse critique de textes contemporains proches par l'esprit sinon par la lettre d'autre part.

Cette notion d'état d'écriture qui devra être approfondie avant la confrontation au texte reste une hypothèse théorique et ne prétend pas sortir du cadre de ce travail. Il serait vain de vouloir y chercher autre chose. L'état d'écriture n'a pas de réalité autre que celle que nous lui donnons. Il diffère par exemple d'un manuscrit même disparu. Afin d'éviter toute confusion nous avons pris soin de bien distinguer notre notion – toute théorique – des différentes versions et rédactions de la *Vida* qui renvoie à l'histoire du manuscrit alors que notre recherche se situe au niveau d'une jeunesse proposée de l'écriture. Ces trois états sont en effet plus opératoires dans une étude sur l'origine du discours de la méthode que les différentes rédactions dont nous ne savons pas grand-chose. Spéculer sur des manuscrits aujourd'hui disparus et qui ont laissé peu de traces relève de la littérature fiction et ouvre la porte à l'imaginaire. Notre méthode offre l'avantage de pouvoir supporter toutes découvertes touchant les manuscrits car l'hypothèse des trois états permet toujours de récupérer un nouveau texte ou d'éliminer un faux. Peu nous importe finalement que tel état d'écriture ait donné lieu à plusieurs rédactions. Celles-ci concernent le chercheur travaillant à l'établissement d'un texte. Pour nous, nous essayons de comprendre les différences d'écriture de la dernière version en proposant le « découverte » des couches successives qui la composent. Cette analyse en profondeur est interprétée comme le film de la naissance d'un discours théorique au sein d'un récit biographique. L'hypothèse des trois états permet d'assumer toutes les rédactions du texte et de créer entre elles une continuité théorique au moyen de leur insertion

dans un projet global de l'écriture à suivre selon la biographie de la réformatrice.

On voit le présupposé de notre thèse : l'écriture ne constitue pas pour nous un continent à part mais offre à Thérèse un tremplin ; en aucun cas mouvement de retrait par rapport au monde elle est au contraire un mode d'action privilégié. Séparer, chez les combattants de la Réforme, l'écriture du combat nous paraît un non-sens. Dans ces conditions les trois états peuvent être considérés comme le reflet de trois situations distinctes :

– L'écriture de la souffrance nous renvoie essentiellement à une période d'angoisse où le doute s'investit sur deux fronts : à l'intérieur, le drame menace l'intégrité de la personne (le *desposorio espiritual*<sup>40</sup> de 1556 met fin à une agitation éprouvante) ; à l'extérieur, la lutte s'organise contre les interprétations hétérodoxes de ses *ceremonia* » : c'est surtout à partir de 1556 que se met en place la riposte aux *murmuraciones* des gens d'Avila dont le chapitre 29 se fait l'écho jusque dans son titre *Prosigue en lo comenzado y dice algunas mercedes grandes que la hizo el Señor y las cosas que Su Majestad la decía para asegurala y para que respondiese a los que la contradecían*<sup>41</sup>. Il ne faut pas oublier que l'affaire Magdalena de la Cruz (réputée sainte et de grande renommée, elle avait avoué être possédée en 1544) avait remué les esprits et que les phénomènes extraordinaires de l'Incarnation n'étaient pas faits pour les rassurer. Contre le mur des autres l'écriture de la souffrance mise sur la simplicité et l'humilité. Partie gagnée.

– L'écriture triomphale encore très présente dans la dernière rédaction prépare le coup de force de San-José et le lancement de la Réforme. Le pari de sainteté est un atout à la mesure du projet.

– L'écriture de la méthode enfin donne un discours théorique

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

# THÉRÈSE LUE AUJOURD'HUI À LA LUMIÈRE DE L'ENSEIGNEMENT LACANIEN<sup>1</sup>

---

*Toutes les âmes, dit-elle (= sainte Thérèse de Jésus – NDA), sont capables d'aimer.*

*Écrire ainsi, c'est écrire dans l'ordre de la foi. Et si nous voulons en parler, nous voilà convoqués à faire de même...<sup>2</sup>*

La lecture qu'il propose des œuvres de Thérèse, et plus encore de son enseignement et témoignage, l'attention, maintenue en éveil au fil de dix années, aux paroles qui se lèvent d'une singulière inscription, une attention qui habite cette lecture, nous donne le sentiment que Denis Vasse<sup>3</sup> a bien « fait de même ». On peut « écrire dans l'ordre de foi » et se servir, pour se faire, de l'aide d'une *ancilla*, d'une servante, à l'exemple des théologiens scolastiques, qui, pour montrer comment les vérités de la foi « conviennent » dans une unité intelligible, recouraient aux instruments fournis par la philosophie, *ancilla teologiae*. L'instrument est ici la psychanalyse telle que Jacques Lacan l'a entendue et donnée à entendre. Celui-ci procure une matrice de compréhension ; l'usage qu'en fait Denis Vasse n'est jamais réducteur : il permet une détection, il est révélateur, comme, autrefois, en photographie, on disait d'un bain qu'il était révélateur. Classer Thérèse parmi les hystériques ou les psychotiques, il n'en est plus question<sup>4</sup>. Tout au plus fait-on mémoire d'un « versant hystérique de la personnalité humaine », dont Thérèse, de par la structure psychologique qui est la sienne, « sait quelque chose »<sup>5</sup>. On lit aussi à la suite de la citation d'un texte thérésien sur l'importance du renoncement au « point d'honneur » :

« Et Thérèse sait de quoi elle parle ! Elle dénonce avec vigueur une structure qui est la sienne. Cette structure quelque peu névrotique

consiste à faire valoir comme ouverture à l'autre et obéissance à la loi ce qui est enfermement à soi-même et évitement de l'amour<sup>6</sup>. »

Ce qui retient le meilleur de l'attention de Denis Vasse, c'est le passage, chez Thérèse, d'un imaginaire au narcissisme protéiforme, stérile comme l'orgueil qui s'y renferme, au symbolique, en lequel un tiers absent n'en finit pas de faire parler un désir qui ne sait son origine et ne peut être que l'objet d'une modeste méprise au long d'une errance sans fin assignable. Au sujet de l'inconscience qui est le discours de l'Autre<sup>7</sup>, Lacan, cité par Denis Vasse, remarque :

« À ce discours, comment le sujet serait-il intéressé, s'il n'était pas partie prenante ? Il est, en effet, en tant que tiré aux quatre coins du schéma : à savoir S, son ineffable et stupide existence, a, ses objets, a', son moi, à savoir ce qui se reflète de sa forme dans ces objets, et A, le lieu d'où peut se poser à lui la question de son existence<sup>8</sup>. »

Comment peut s'établir un lien avec ce discours de l'Autre qu'est l'inconscient ? S'inspirant de Lacan, Denis Vasse répond :

« C'est par la "ruse" de la "rhétorique" (...) : la composition et les figures – "la rhétorique" – caractérisent une manière de parler du sujet. C'est à cet Autre du langage (et en aucune façon à son propre "moi") que, par sa technique de repérage des figures rhétoriques, l'analyse doit "laisser la parole"<sup>9</sup>. »

« La vérité dont témoigne la parole n'est pas fallacieuse, dit Lacan, mais c'est une vérité sans vérité, un Autre sans Autre<sup>10</sup>. »

Un besoin inconsideré de « récupération » identifierait l'Autre au Dieu de la foi. Étranger à ce besoin, Denis Vasse estime que « la nécessaire position de l'Autre et du manque qui en est le signifiant laisse place, en quelque sorte, à la Vérité qui parle dans un corps ou qu'un Corps parle<sup>11</sup>. »

Ainsi nous est-il élégamment donné de comprendre que le Christ soit la clé de voûte de la mystique thérésienne : non pas

accomplissement du désir de l'âme, mais manifestation d'un désir souverainement premier en la reconnaissance duquel s'efface le désir de la créature. Lacan, que nous sachions, n'a pas écrit ainsi « dans l'ordre de la foi ». Il est bien que cela ait été fait, lumineusement. Laissant ici nos gloses marginales, faisons place à un passage d'une singulière densité et clarté :

« Sans l'Autre du désir qui *manque* à toute rencontre en même temps qu'il la fonde et l'oriente, nous ne serions jamais que l'image de nous-mêmes. Avec son absence, nous sommes nous-mêmes de n'être pas nous-mêmes, de n'être pas remplis ou pleins de nous-mêmes. La présence de l'Autre à l'intime de l'intime est Esprit par qui "Je" ne suis pas sans l'Autre et l'Autre n'est pas don de soi, Vie.

La passion de la métaphore vivante de l'intimité de l'Esprit dans la chair. Hors de cette alliance, notre chair ne prend pas corps en vérité. Il n'y a pas de rencontre. Et pas d'avantage il n'y a d'attente qui se nourrit d'espérance dans l'absence. Et cette absence est elle-même l'Esprit.

Écrire cela en dotant d'une majuscule les mots d'Esprit, d'Autre n'a de sens que dans la dénonciation sans trêve de toute complaisance imaginaire dans le rapport de l'homme avec lui-même et avec les autres, car il ne peut avoir lieu en vérité qu'en Dieu ; Ce travail de dénonciation aboutira à un renversement qui est celui de la vérité du désir : c'est Dieu qui met sa complaisance en l'homme vivant, son Fils, ce n'est pas l'homme qui met la sienne en Dieu<sup>12</sup>. »

Que le « bain révélateur », si l'on veut bien nous accorder d'user de nouveau de cette comparaison, ne soit pas efficace que pour des « photos d'ensemble », on le vérifie dans la « révélation » d'une exclamation thérésienne aussi célèbre que régulièrement mal citée et encore mal interprétée :

« Lorsque l'Autre est nié, en effet, la puissance de vie se dévore elle-même : elle nie, dans son orgueil, le don qu'elle est. Sa maxime n'est plus celle du désir adressé à Dieu : "Ou mourir ou souffrir"<sup>13</sup>, elle traduit la tentative de sortir par elle-même de son propre enfermement et s'écrie : "Ou la mort, ou la folie". Mourir pour Thérèse, n'est pas *vouloir la mort* – ce serait suicidaire –, c'est au contraire entrer dans l'accomplissement du désir. Souffrir, pour elle, n'est pas *vouloir la*

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



l'illusion de recevoir des grâces appartenant aux Cinquièmes Demeures ou aux Sixièmes Demeures, Thérèse, sur un ton presque dépréciatif, remarque qu'elles n'ont dû jouir que d'un peu de quiétude, ce qui est sans proportion avec les communications spirituelles de ces Demeures : 5D 3, 12 ; 6D 2, 2 ; 4, 2.9 ; 7, 13.

<sup>43</sup> *L'Autre...* p. 182.

<sup>44</sup> Cf. 6D 11, 5.

<sup>45</sup> 7D 3, 6.

<sup>46</sup> *L'Autre...* p. 84.

# VOCATION ET MODE DE VIE DES CARMÉLITES<sup>1</sup>

---

## BRÈVE PRÉSENTATION

Pour présenter la vocation et le mode de vie des carmélites tels qu'ils apparaissent dans la pratique et l'enseignement de sainte Thérèse de Jésus, nous présupposons plusieurs faits et raisons, qu'il sera utile de ne pas simplement présupposer, mais de rappeler brièvement, étant bien entendu qu'un fait ne va jamais sans la raison qui le présente...

La réforme de sainte Thérèse de Jésus est l'exemple parfait de ce qu'est un véritable renouvellement dans l'Église : le Saint-Esprit fait si bien redécouvrir la force du charisme originel que celui-ci en devient créateur. Sainte Thérèse n'est d'aucune manière une restauratrice ; c'est en vain qu'on chercherait dans l'histoire où et quand a déjà pris corps, avant 1562, la fameuse *manera de proceder*<sup>2</sup> thérésienne. Dans une sorte de mémoire destiné au Père général, Juan Bautista Rubeo, mémoire rédigé au cours de la première quinzaine d'octobre 1578 dans l'ignorance du fait de la mort du Père (cette mort est survenue le 14 septembre 1578 ; la sainte en sera informée le 13 ou le 14 octobre suivant), Thérèse demande que, pour les visites et *otras cosas muchas*, soient désignés des carmes déchaux : « ... (que Votre Paternité révérendissime)... n'ordonne pas qu'elles (les carmélites déchaussées) soient gouvernées par ceux de la mitigation, aussi bien parce que ces religieux ont une « *manera de proceder* » très différente, en de nombreuses choses, de celle que suivent les déchaussées et il est impossible que celui qui ne vit pas ainsi (suivant la *manera de proceder* des déchaussées) puisse discerner, pour y porter remède, ce qu'il y a de défectueux (dans la vie que mènent les déchaussées), que parce

que Votre Seigneurie sait quel dommage a résulté pour elles du gouvernement de ces Pères<sup>3</sup>. » [LT 271, 3]

Nous présentons aussi bien la vocation (*llamamiento*)<sup>4</sup> que le mode de vie (*manera de proceder*, forme et « style » de vie, *estilo del proceder*<sup>5</sup>), la *manera* n'étant, précisément, que la manière dont la vocation prend corps. Aucune forme de vie n'a de sens, ni consistance, quand on la prive du principe qui l'inspire.

Les éléments que nous distinguons sont comme engendrés par une matrice et s'organisent de par la vie même qui se déploie en eux. Il ne s'agit donc pas d'observances essentielles, ni même d'un schéma abstrait qui, pour l'organisation concrète de la vie, servirait de « plan directeur ». Nous cherchons à caractériser un vivant, non à reconstituer un squelette. Voir le squelette d'Isaïe ne permettrait pas d'entendre grand-chose aux oracles du prophète Notons, en outre, que les éléments sont si fortement noués dans une unité vivante que l'hypertrophie, l'hypotrophie, l'ablation d'un seul d'entre eux déséquilibrent le tout, parfois, le dénaturent.

## VOCATION ET MODE DE VIE DES CARMÉLITES

### **La vocation**

La vocation comprend deux éléments que le charisme de sainte Thérèse tient ensemble dans une puissante unité :

– « ... nous toutes qui portons ce saint habit du Carmel sommes *appelées* à l'oraison et contemplation (... ce trésor, cette perle précieuse dont nous parlons). » Nous devons demander au Seigneur qu'il nous donne la force nécessaire pour « creuser jusqu'à trouver ce trésor caché ». Le Seigneur « veut tout pour lui-même ». Sainte Thérèse se plaint déjà nous sommes « peu nombreuses à nous mettre dans les dispositions

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ou contraire au charisme thérésien.

À ce deuxième élément, dans lequel nous groupons le silence, la solitude et l'austérité, est lié ce qui présente un aspect d'observance : *l'oraison*, « faite » en des temps, des lieux, des circonstances qui, en principe, ne sont pas laissés à la pure inspiration individuelle.

Ici, comme ailleurs, il faut éviter de jeter l'enfant avec l'eau du bain, et de voir un peu trop vite de l'eau de bain, là où on ne fait que... noyer son besoin de fuite ou son manque de sens des enjeux et des pratiques. Quant à la « prière perpétuelle », au Carmel, elle est nourrie par la pratique de l'oraison. Sous prétexte de prière perpétuelle, on peut perdre de vue ce qui spécifie la *manera de proceder* du Carmel : la pratique de l'oraison à fin contemplative. La pratique de la présence à Dieu en toutes choses et circonstances n'est pas la pratique de l'oraison, même si elles se « permettent » l'une l'autre. On pourra invoquer l'exemple de saint Jean de la Croix emmenant ses novices faire oraison « dans la nature » ; mais les novices de saint Jean de la Croix faisaient oraison : ils ne se contentaient pas de jouir de la vue des beaux arbres et du chant des oiseaux. Il vaut mieux ne pas trop vite croire qu'on est de plain-pied avec certaines strophes du *Cantique spirituel*.

Quant à la *lectio divina*, elle n'est pas l'oraison dont nous parle si bien Thérèse de Jésus.

<sup>10</sup> La question du travail peut devenir contraignante, obsédante. Elle ne peut pas être envisagée sainement là où elle est l'occasion, l'objet, l'enjeu d'une idéologie. Quel que soit son « volume », le travail est un élément dans un ensemble qui a son axe, son ordre ; ce n'est pas un impératif premier auquel tout le reste devrait se plier. Il y a quatre ans, au grand scandale de certaines, j'avais écrit : « la limite *non atteinte*, de certaines exagérations, sinon déviations, serait la “maison de travail avec des temps de prière”. » Depuis, j'ai entendu dire spontanément plusieurs fois : cette limite est atteinte. Au-delà de celle-ci, n'y a-t-il pas : maison de travail où l'on pratique la « prière perpétuelle » ?

<sup>11</sup> C'est une méprise totale de traduire *solo sirve de entender alli las faltas de las hermanas* par « sert à découvrir les fautes des sœurs » (les fautes des autres ! ...) [F 13, 5], comme si la *recreación* thérésienne était un exercice de correction fraternelle. Chacun sait que la « correction » ne corrige que rarement, et qu'elle n'est que rarement « fraternelle ». Chez sainte Thérèse, la récréation est joyeuse communion, spontanéité tout à la fois sans apprêt et attentive à l'autre.

<sup>12</sup> [R 18 et R 45.]

<sup>13</sup> Cf. « L'Écriture et le mot de passe du désir. La Parole de Dieu chez sainte Thérèse de Jésus », in *Le Supplément*, n° 146, (septembre 1983) p. 427-447. [Voir ici p. 179]

# SERVIR DIEU ET COMMUNIER À L'AMOUR SAUVEUR DE DIEU<sup>1</sup>

---

Le titre de cette communication semble aborder deux sujets, ou plus exactement un grand sujet qui en englobe deux : montrer le lien qu'il y a entre d'une part « servir Dieu » et d'autre part « communier à l'amour sauveur de Dieu ».

De fait, à première vue, il s'agit de deux choses différentes. Nous pouvons pressentir qu'il y aura un lien entre elles, mais les deux semblent tout de même bien distinctes. Ce que je voudrais vous montrer, avec sainte Thérèse, ou plus exactement, *chez* sainte Thérèse, c'est qu'il y a identité entre elles. Comme cela n'est pas visible *a priori*, je commencerai par les distinguer. Puis nous verrons comment chez Thérèse il y a identité entre « servir Dieu » et « communier à l'amour sauveur de Dieu ».

## SERVIR DIEU

Nous pourrions distinguer ici trois expressions synonymes : « servir Dieu », « faire la volonté de Dieu » et « contenter Dieu ». Nous pouvons dire – nous devons dire – que nous sommes créés pour servir Dieu. Nous servons Dieu quand nous faisons sa volonté. La manière de servir Dieu, c'est de faire sa volonté ; c'est identique, mais il faut préciser.

Servir Dieu, comment ? Selon mes goûts à moi, mes tendances, mes aspirations, ma volonté ? Non ! Servir Dieu en faisant *sa* volonté et le faire si nous « contentons Dieu ». J'ai pris cette expression parce que c'est une très belle expression de sainte Thérèse de Jésus, qui revient assez souvent chez elle<sup>2</sup>.

Nous avons donc ces trois expressions à peu près synonymes, je dis à peu près, mais voyez comment elles s'articulent : servir Dieu en faisant sa volonté de manière à pouvoir le contenter, à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.



	Créateur et liberté souveraine chez sainte Thérèse de Jésus	Chantilly, 6-12 juin 1983	
Juin 1983	Dieu toujours plus grand en ses œuvres chez sainte Thérèse d'Avila	<i>Christus</i> , n° 119, juin 1983, p. 360-367	p. 141
Sans date	Confession et Direction spirituelle chez sainte Thérèse de Jésus	non publié	p. 205
Sans date	À propos du <i>Livre de la vie</i>	non publié	p. 277
Sans date	<i>Deus semper Major</i> Dieu toujours plus grand en ses œuvres	non publié	p. 151
Sans date	Colloque amoureux (traduction PO 4)	non publié	p. 299
Sans date	Brève présentation de la vocation et du mode de vie des carmélites suivant sainte Thérèse de Jésus	non publié	p. 319
Sans date	Le discernement spirituel dans l'expérience et l'enseignement de sainte Thérèse de Jésus	non publié	p. 223

Présentation

Avertissement

Abréviations et sigles

## OUVERTURE

Homélie pour l'ouverture de l'année thérésienne (1981-1982)

### I

## PRÉSENTATION GÉNÉRALE

Sainte Thérèse, maître de vie spirituelle pour notre temps  
(Documents Épiscopat)

Thérèse d'Avila : réforme et nouveauté de vie (*Unité  
Chrétienne*)

L'actualité de sainte Thérèse d'Avila (*Carmel*)

Donne-moi de cette eau (*Vie Chrétienne*)

La réforme de sainte Thérèse d'Avila et le sens du  
renouvellement dans l'Église (*Vie consacrée*)

### II

## THÈMES THÉOLOGIQUES ET DOCTRINAUX

Une histoire de l'amitié avec Dieu (*La Vie spirituelle*)

La prière à l'école de Thérèse d'Avila aujourd'hui (*Esprit et  
Vie*)

La communion à l'amour sauveur de Dieu (*Carmel*)

Dieu toujours plus grand en ses oeuvres (*Christus*)

*Deus semper Major,*

Dieu toujours plus grand en ses oeuvres (Inédit)

Vérité de l'appartenance au Créateur et liberté souveraine chez

sainte Thérèse de Jésus (Assemblées Fédérales, juin 1983)  
L'Écriture et le mot de passe du désir (Colloque de l'Arbresle,  
*Le Supplément*)

Échanges et débat suite à l'intervention précédente

Confession et direction spirituelle chez sainte Thérèse de Jésus  
(Inédit)

Le discernement spirituel dans l'expérience et l'enseignement  
de sainte Thérèse de Jésus (Inédit)

### III

#### ÉTUDES D'ŒUVRES OU DE TEXTES THÉRÉSIENS

La septième Exclamation de sainte Thérèse (Colloque de  
Venasque)

Sous l'image du château, l'itinéraire d'une double  
conversion... (*Carmel*)

Deux notes de lecture en marge de la *Relation* de Palencia  
(*Teresianum*)

À propos du *Livre de la vie* (Inédit)

### ANNEXES

Colloque amoureux, traduction du poème de Thérèse de Jésus

Lettre du carmel de Clamart pour la réédition des *Œuvres* de  
Thérèse de Jésus, en 1981

Thérèse lue aujourd'hui à la lumière de l'enseignement  
lacanien (Inédit)

Vocation et mode de vie des carmélites Brève présentation  
(Inédit)

Servir Dieu et communier à l'amour sauveur de Dieu  
(Conférence au carmel de Tours)

Table chronologique des articles

